

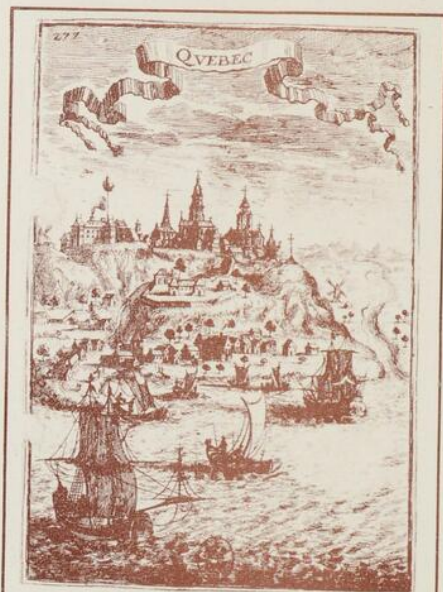
C848.52

L495Xd

1967







Bibliothèque Nationale du Québec

WILLIAM LIND
BOSTON

ANDERSON LINE

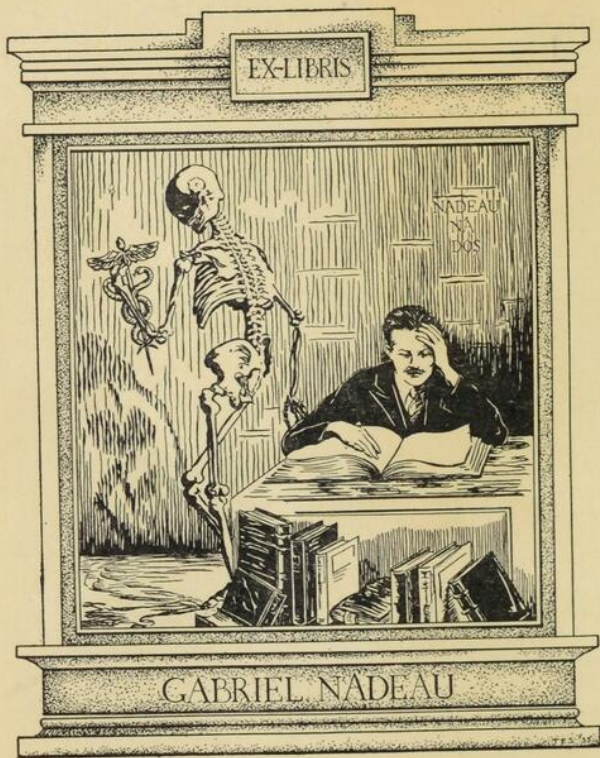
ROBERTSON

MARIE LE FRANC

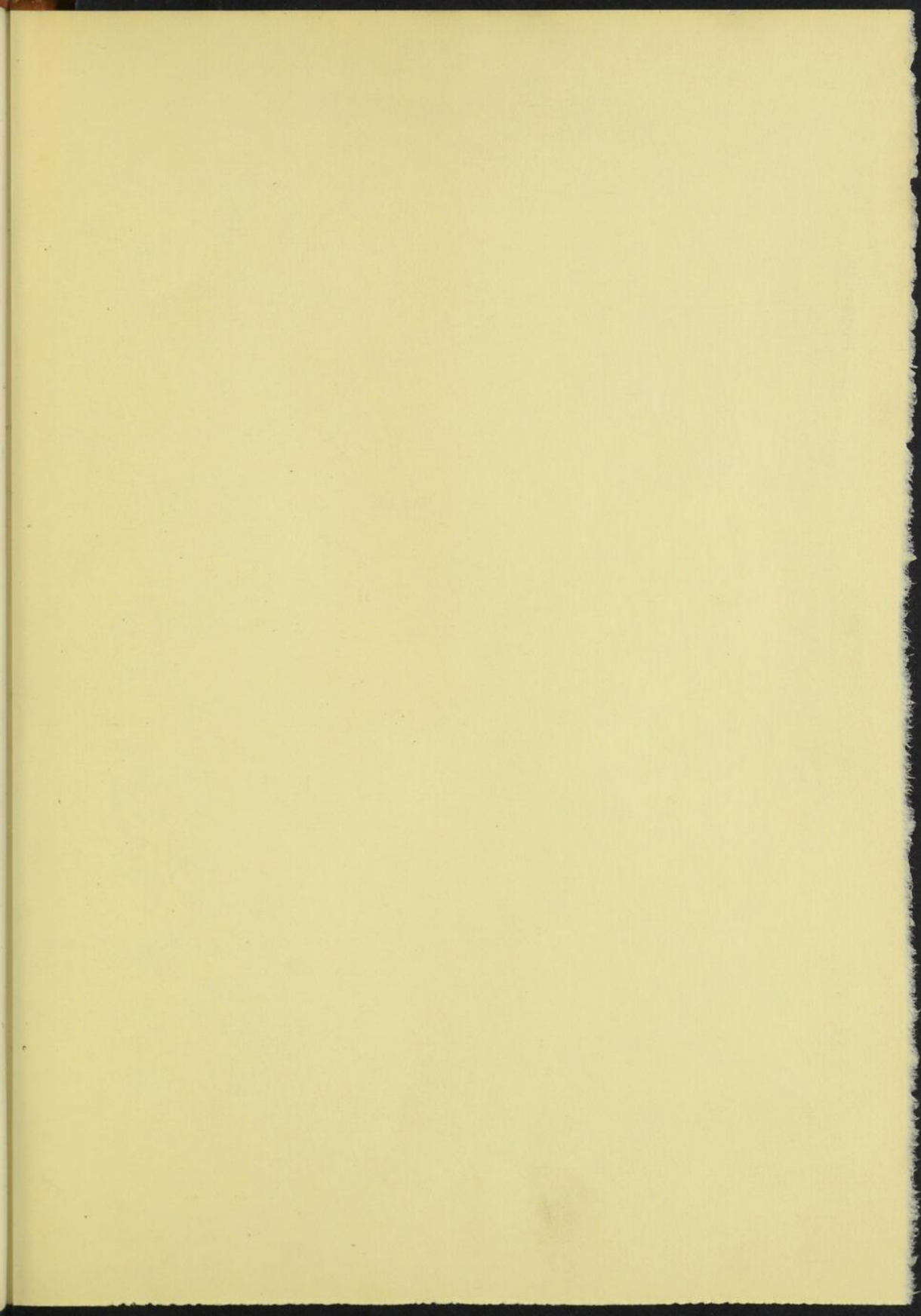
LETTRES
A LOUIS DANTIN

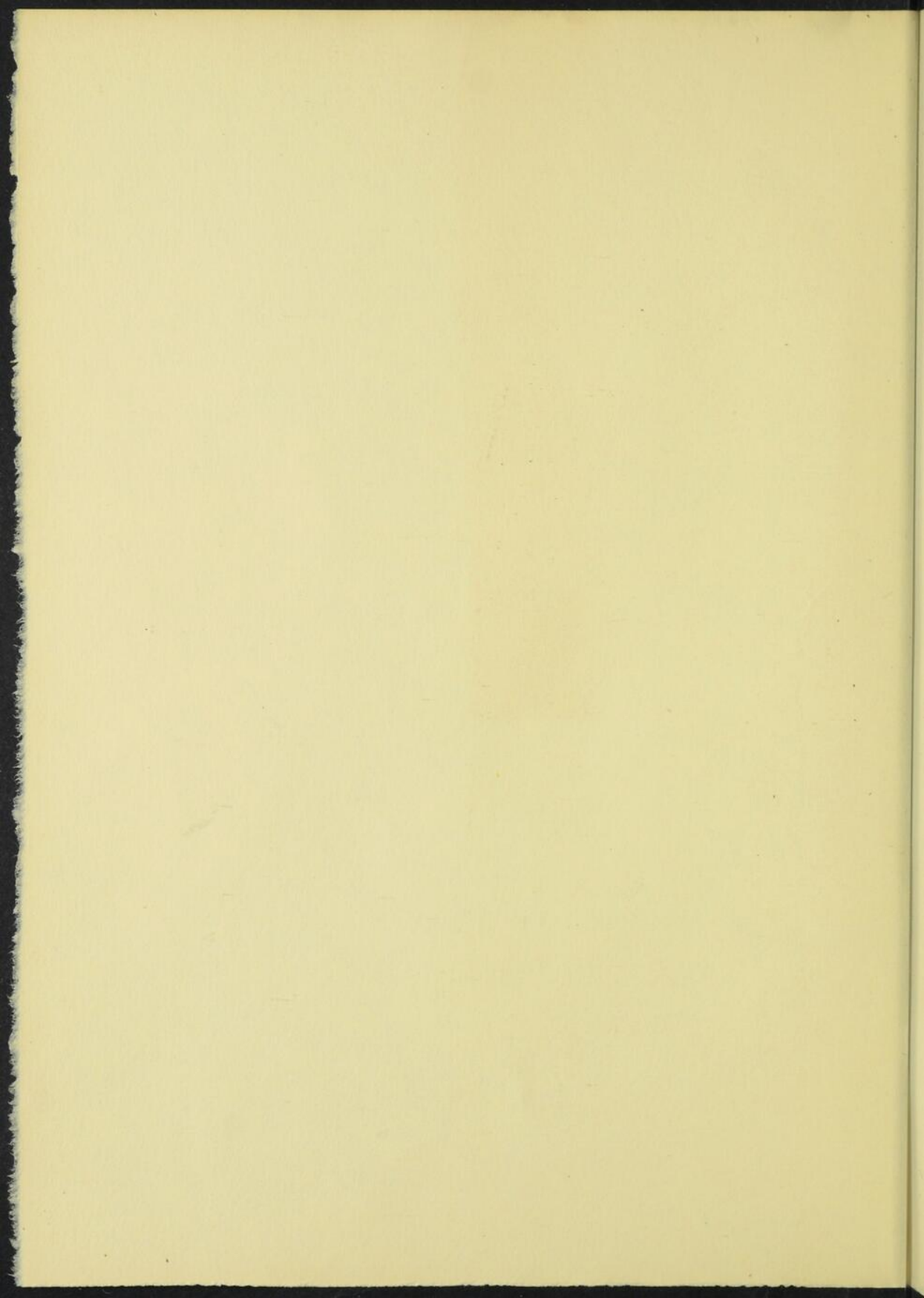
LES EDITIONS DU BIEN PUBLIC

EX-LIBRIS



GABRIEL NADEAU





LETTRES A LOUIS DANTIN

CAHIERS DÉJÀ PARUS

Cahier No 1 — *Poèmes d'Outre-tombe*

Cahier hors-série — Gabriel Nadeau, *Un manuscrit retrouvé
à Kor-el-Fantin*

Cahier No 2 — *Les sentiments d'un père affectueux*

Cahier No 3 — Jean-Jacques Lefebvre, *Généalogie des Seers
et Familles alliées*

CAHIERS À PARAÎTRE

Cahier No 5 — Louis Dantin, *Documents iconographiques*

Cahier No 6 — *L'envers d'un poème : La chanson javanaise*

Cahier No 7 — *Le dernier sermon du Père Seers*

LES CAHIERS LOUIS DANTIN

CAHIER NUMÉRO QUATRE

MARIE LE FRANC

LETTRES
A LOUIS DANTIN

Avant-Propos de Gabriel Nadeau

LES EDITIONS DU BIEN PUBLIC

Trois-Rivières (Québec)

1967

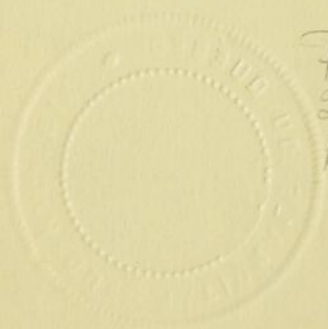


JUSTIFICATION DU TIRAGE

*Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires, hors-commerce,
sur papier Rolland de luxe India
numérotés à la main
constituant l'édition complète et définitive*

Exemplaire numéro

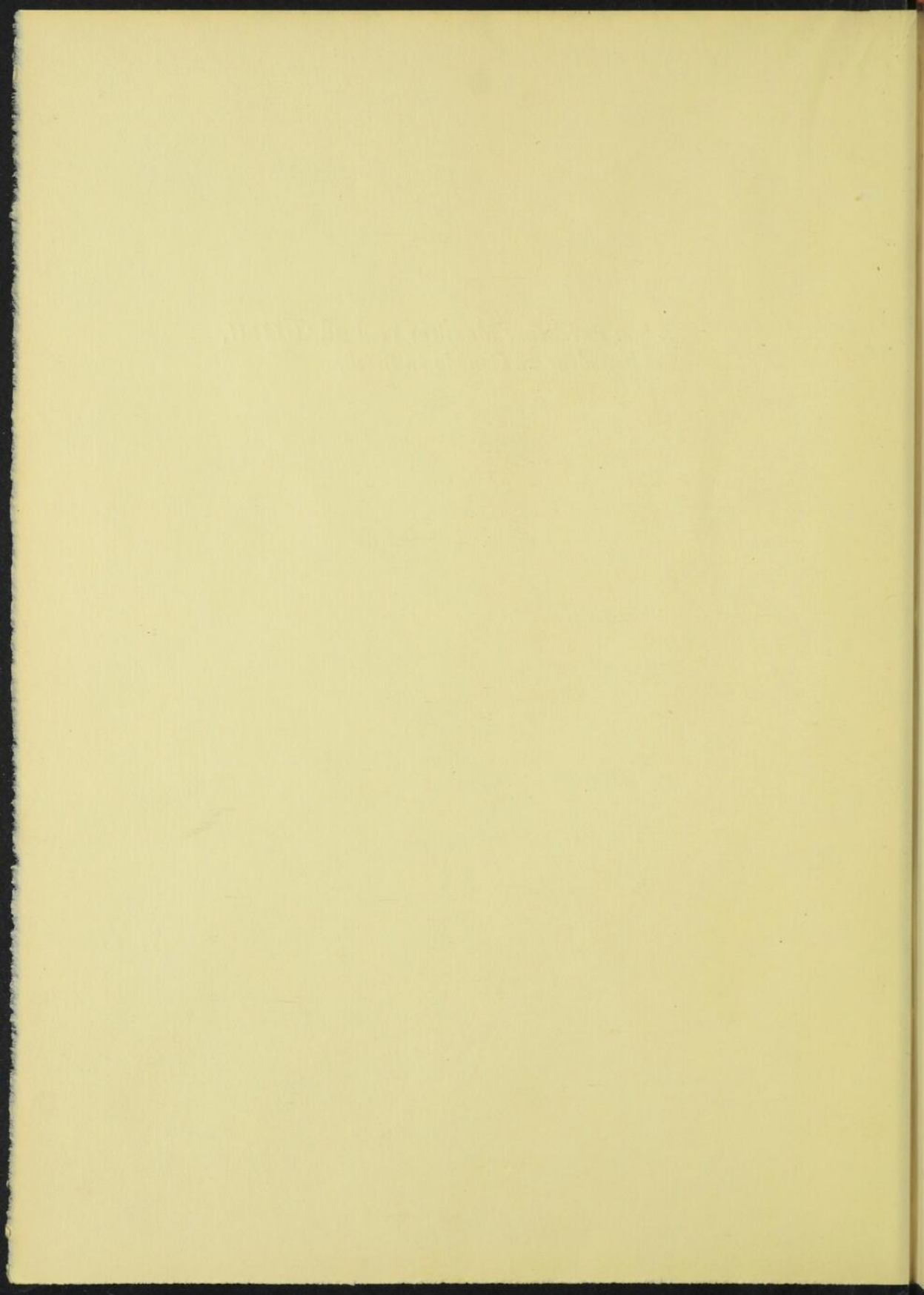
Tous droits réservés, 1967



70
2623
E383A4
1967

*A Son Excellence Monsieur Paul BEAULIEU,
Ambassadeur du Canada au Brésil,*

Hommage amical.



AVANT-PROPOS

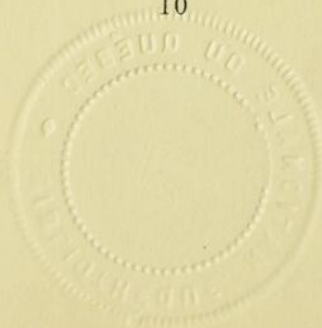
La correspondance de Marie Le Franc avec Louis Dantin commence en 1921 et c'est l'étude de Dantin sur *Les Voix du Coeur et de l'âme*, parue dans la *Revue Moderne*, qui en fut l'occasion. A cette date, il y avait déjà plusieurs années qu'elle habitait Montréal, "se ratatinant l'esprit dans l'enseignement", pour employer un mot à elle.

Qu'est-ce qui l'avait amenée au Canada? "Je crois que je suis atteinte du mal d'écrire, confie-t-elle à Dantin, comme autrefois je le fus de celui de l'amour". Ce mal d'amour, s'il faut en croire un correspondant de Dantin, c'est un Canadien qui le lui avait donné. "Vous vous rappelez peut-être, lui écrit-il, qu'aux environs de 1906 paraissait un journal politique et littéraire appelé le *Nationaliste*. C'est là que Marie Le Franc, qui venait de débarquer de France, fit ses débuts, en vers et en prose. D'un visage laid mais étrange, cette petite Bretonne, institutrice d'école primaire, avait été attirée au Canada par une correspondance romanesque avec un bellâtre journaliste du nom d'Arsène Bessette, qui, en la voyant, refusa de l'épouser. Malgré des obstacles formidables, elle resta au pays. Depuis quelques années



elle enseigne le français dans une école publique anglaise. Au cours des relations professionnelles que nous avons eues ensemble et qui, par mon étourderie (car il n'y avait pas autre chose), faillirent faire le malheur de ma femme, elle ne parla jamais de son passé; ou si elle y faisait allusion, c'était sur le ton de la plus vive amertume. On m'a dit que c'est précisément ce mutisme qui lui avait, au début, rendu si difficile la lutte pour la vie. Elle a aujourd'hui 43 ans environ. Je l'entrevois quelquefois dans les milieux français. Elle semble moins farouche qu'autrefois. Mais je ne crois pas que personne ait jamais connu son histoire".

Arsène Bessette fut surtout journaliste. Mais le 28 avril 1904 il avait fait jouer une comédie en un acte, *Les Pantins*, au Théâtre National et, dix ans plus tard, il publia un roman "de moeurs du journalisme et de la politique dans la province de Québec", *Le Débutant*, roman, disait-il, "qui n'a pas été écrit pour les petites filles". Cet ouvrage était orné de son portrait d'après un fusain de Joseph Saint-Charles, exécuté au temps où Bessette "poursuivait la Chimère tout en faisant, dans les journaux, le triste métier de reporter". Franc-maçon, il fut membre de la loge L'Emancipation. A sa mort il était rédacteur du *Canada Français* de Saint-Jean et laissait en manuscrit un recueil de nouvelles et de tableaux de la vie canadienne, *Modernités*. "Grand et robuste garçon, avec une figure sympathique", écrit Albert Laberge. Lui aussi, il aimait la Nature, mais pas à la manière de Marie Le Franc. "Son plaisir, dit encore Laber-



ge, était de partir avec un fusil à l'automne et de s'enfoncer dans les bois pour faire la chasse".

Marie Le Franc nous dit, dans *Grand-Louis L'Innocent*, que son personnage était une réincarnation. Était-il une réincarnation d'Arsène Bessette? Devant la maison de Grand-Louis, sur la plage de Bretagne, Eve rêve à des âmes du Nord. Et d'entre elles un froid visage se dégageait, qui les personnifiait toutes. "Elle avait rapporté de l'étranger la statue de glace et de neige, pour la placer dans la lande... C'était l'âme du Nord revenue sur la terre pour expier. Celui qui là-bas, dans les pays blancs, se faisait un orgueil de sa culture, qui en parlait comme d'un champ que l'on engraisse et dont on tire profit, revivait dans le simple d'esprit". L'amour de jadis n'était pas mort. "Eve se rappelait comment ils s'étaient séparés. Il n'y avait pas eu de scène. Il lui annonça qu'il venait d'être chargé par le Gouvernement d'une tournée d'inspection des avant-postes de pelleteries... Le voyage durerait un an... Son côté sportif et aventureux le tentait... Il annonçait ce départ extraordinaire à Eve comme s'il se fût agi d'une partie de chasse en fin de semaine.. Le coup fut atroce... Elle ne le revit plus".

Dantin, qui ne savait rien en 1921 du passé de Marie Le Franc, avait pourtant deviné son secret. "Dans d'autres pièces d'une tristesse intense, écrit-il, on sent l'épine et la blessure d'un grand amour trompé, la fidélité dans le souvenir qui torture, la supplication humble et l'attente obstinée".

L'oeuvre romancée de Marie Le Franc est curieuse à analyser. Si les premiers rôles y sont joués par des hommes, ce sont les femmes, au second plan, qui méritent de retenir notre attention. Quels que soient leurs noms, ces héroïnes ont un trait commun: leur amour de la nature va jusqu'à l'enchantement. Sur les dunes, dans la neige, au milieu des bois, elles deviennent comme envoûtées. Alors, un autre trouble s'empare d'elles et, la nuit, "le trop plein de leurs coeurs se répand en sanglots", ou bien "elles se retournent dans leurs lits en poussant de grands soupirs". Qu'importe si l'homme qu'elles cherchent sera fruste, un peu sauvage! Quand enfin elles arrivent à lui, elles tombent défaillantes à ses pieds. C'est sur un mariage aussi sommaire, sans notaire et petits papiers, comme écrit Dantin, que se terminent deux de ses romans. "Il est l'heure", dit Grand-Louis à Eve, en face de la mer. Et dans la forêt, Hélier, qui s'appelait en réalité Azarias Lauzon, selon un autre correspondant de Dantin, saisit des deux mains, sous les aisselles, Julienne qui lui apparaissait aussi nettement que nue.

La correspondance avec Dantin s'arrête en 1928. Cette année-là, Marie Le Franc achève de briser son cocon et déploie toutes ses couleurs au soleil. Suivons-la tout de même jusqu'en 1933 pour raconter un épisode de sa vie auquel Dantin fut mêlé: la randonnée du lac Blue Sea.

Louvigny de Montigny possédait un domaine dans les bois au nord d'Ottawa. "Mon patelin de Blue Sea,

explique-t-il à Dantin, est une cambuse, à quelques pas d'un fort beau lac dans les Laurentides non encore trop envahies par la civilisation, l'industrie et le tourisme. Mais vous pensez bien que, des coins pareils, il en existe des milliers. Son charme particulier vient de ce que ce coin m'est familier et que je l'ai littéralement arrosé de mes sueurs de colon amateur. J'aime à aller m'y reposer de temps à autre, et surtout d'y emmener des amis à qui la nature dit quelque chose".

C'est en 1932 que Louvigny de Montigny propose à Dantin pour la première fois de venir passer ses vacances au lac Blue Sea. "Si vous pouviez lâcher Cambridge pour une huitaine de jours, et vous accommoder de ma cambuse de bûcheron vous me feriez grand plaisir — sans parler de l'honneur — en m'en prévenant et nous organiserions une de ces petites fugues parmi mes épinettes. Prenez votre courage à deux mains pour tout lâcher et j'en ferai autant pour me revancher de tout ce que je n'ai pas eu le loisir de vous écrire. Nous tâcherions même de décider Marie Le Franc, Robert Choquette ou Alfred Des Rochers à nous joindre dans cette orgie sylvestre. Etes-vous encitadiné au point que ne vous tente pas cette escapade emmy les bois?"

Marie LeFranc était revenue de France le 28 juin, mais Robert Choquette se trouvait à Old Orchard, dans le Maine, et comptait y rester jusqu'à la fin d'août. C'était donc partie remise. De bonne heure l'année suivante, le 3 mars, de Montigny renouvelle son invitation à Dantin. "Dites-moi franchement si ne vous

tente la proposition que je vous ai faite de lâcher huit jours votre besogne pour venir flâner dans mes "terres" qui sont d'ailleurs des forêts. C'est un rêve que je caresse depuis déjà longtemps de faire une fugue avec vous, avec Marie LeFranc et avec Choquette, pour trouver enfin quelques heures tranquilles pour jaser des choses qui nous intéressent et qui n'intéressent pas les profanes au milieu desquels nous vivons."

Mais Dantin ne sort guère. Et puis il a une deuxième série de *Gloses critiques* à publier, et d'autres travaux encore. Marie Le Franc et Choquette cependant ont accepté et le voyage est arrangé pour la fin de semaine du 20 mai. Le 16, elle a donné une causerie sur Ouessant à l'hôtel Ritz Carlton, sous la présidence de Léon Marchal, consul de France, et quatre jours plus tard elle part en automobile avec Mme Baskine et Robert Choquette.

Cette randonnée, elle l'a racontée dans *Visages de Montréal*, en 1934, mais en déformant la vérité, en la déformant pour la poétiser. Mme Baskine se change en femme-fée dont le profil "enfonçait son tranchant délicat dans l'aubier de la lumière". L'auteur de *Metropolitan Museum*, lui, est "un poète baigné de mer qui nageait dans son oeuvre, tirait de l'arc, visait les étoiles, peignait des statues grandes et barbares comme des totems". Quant au seigneur de Blue Sea, devenu grand louvetier, "il avait les yeux de la même couleur que son lac. Sa peau était rose, mise à chauffer chaque jour au soleil, son nez en bec d'aigle et son menton terminé par

une barbiche qui donnait à ce descendant de Normands l'aspect d'un mousquetaire.

Il ne se passe pas grand chose à Blue Sea pendant cette fin de semaine, comme l'écrira de Montigny à Dantin. On fait le tour du lac en bateau et on admire la nature, c'est-à-dire que Marie Le Franc admire la nature. "J'eusse dû par l'âge, nous dit-elle, me rapprocher du seigneur de Blue Sea", et là-dessus nous sommes entièrement d'accord avec elle. Aussi, quand à minuit le poète et la femme-fée sortent dans la forêt et qu'elle se lève pour les suivre, sommes-nous tentés de la retenir et de lui dire à l'oreille: "O vieille fille! chère innocente, restez donc au coin du feu avec de Montigny, à l'aise dans sa robe monastique, et laissez ces deux-là aller seuls regarder les étoiles".

A côté du grand lac bleu il y en a un autre, plus petit. Le poète décide de l'appeler le Lac de l'Absent, et il fait plaisir de songer que peut-être cet absent est Dantin. En tout cas, ils ne l'oublient pas. Tous les trois, ils lui envoient un cordial bonjour par la poste. "Depuis la balade dont nous vous avons adressé un écho sur une écorce de bouleau, écrit de Montigny à Dantin quelques jours plus tard, je suis retourné seulement hier à Blue Sea et la poste de mon patelin m'a remis votre mot du 23 mai que vous m'y avez adressé. Je vous en remercie avant de l'envoyer à Choquette qui le fera circuler entre nos deux compagnes". Et il continue: "Ne regrettez pas trop de n'avoir pas été des nôtres pour cette balade quasi improvisée et qui n'a duré que deux

petites journées, assez cependant pour saôuler assez copieusement mes trois compagnons de la vision des Laurentides. Je vous ai déjà dit que je ne vous importunerais plus de mes invitations; mais je continue cependant à rêver d'une balade plus longue que je ferai avec vous dans ma forêt. Je m'en suis d'ailleurs ouvert à Choquette et, à nous deux, nous réussirons à vous forcer à sortir de votre Cambridge".

Le récit de la randonnée parut d'abord dans le *Canada* et voici ce que Dantin en écrit à de Montigny, le 8 janvier 1934: "Je vous remercie beaucoup de m'avoir faire lire la Randonnée de Marie Le Franc. C'est une composition épatante et qu'elle seule pouvait écrire. Ce qui me l'a rendue plus intéressante, c'est le tableau qu'elle trace de l'ermitage de Blue Lake, de son propriétaire, de l'hospitalité qu'il accorde à ses amis, et qu'il m'avait généreusement offerte à moi-même. J'ai dit que la *Randonnée* est épatante; mais vous me pardonneriez d'avouer qu'elle m'a donné envie de rire en bien des endroits. C'est si bien Marie Le Franc, mais c'est si peu la réalité des choses! ou bien c'est la réalité si soufflée, si dilatée, qu'elle menace d'éclater à chaque instant. Comment ne pas rire, par exemple, à voir vos bottes promues à de telles significations mystiques, et ces "deux fûts droits de vos jambes se rassemblant pour former le tronc", et "votre tête couronnant l'édifice", etc.? Non, je suis sûr que vous avez ri vous-même de bon coeur! Il est évident que Marie Le Franc est le rêve même en jupons, et qu'elle ne sait rien voir qu'à travers plusieurs jeux de prismes. S'il lui fallait dire comme M. Jourdain:

“Jacques, apportez-moi mes chaussettes et mon bonnet de nuit”, elle trouverait moyen de fourrer là-dedans du lyrisme. J’ai ri aussi à l’épopée de cette expédition de nuit, commencée avec tant de ferveur, comme l’accomplissement d’un rite, poursuivie dans la communion à l’âme des forêts, et qui rate brusquement par la frousse de Choquette refusant d’avancer plus loin!... Ce qu’il y a d’épatant dans l’épatant, c’est qu’il faut gratter ce comique sous une couche terriblement sérieuse qui n’en laisse rien voir d’abord; mais il y est, c’est sûr, du moins pour des gens comme moi naturellement “gratteurs”. Cela n’empêche des descriptions superbes et des traits de style admirables; mais vraiment l’auteur est-elle en personne aussi quintessenciée que cela? Tiens. J’oubliais le “menton de Choquette avancé en un cap lumineux, non point fait pour reposer sur les choses, mais pour pivoter au centre de l’univers”. Grand Dieu! qu’est-ce que je serais devenu là-dedans? Le vieux Silène, sans doute, ou quelque antique tronc de bouleau faisant les gestes de la vie?... Encore une fois, j’admire et je ris en même temps, ce qui est peut-être la parfaite jouissance; et songeant à l’automobile Winjé [sic], je soupçonne que Marie Le Franc est *loufoque*, mais en tout cas, *loufoque* avec génie. Ou bien alors elle a voulu se payer la tête des gens du *Canada*, ce qui peut-être n’est pas très difficile. Même sans cette robe de toiles d’araignées élyséennes, la *Randonnée* m’eût fait regretter de n’avoir pas été ce printemps avec vous tous, et de n’avoir pas vu de mes yeux ces belles bottes seigneuriales, ne s’avançant que pour accueillir, jamais

pour le coup de pied inhumain, surtout de n'avoir pu serrer une main que je sais bien amicale."

Au cours de 1934 Louvigny de Montigny fait donner à un lac des Laurentides le nom de Marie Le Franc. "Imaginez-vous, écrit-il à Dantin le 8 janvier 1935, que j'ai réussi à faire donner son nom à un lac (ci-devant Lac Vert) du canton Labelle (comté de Labelle), à quelques dix milles du Lac de la Montagne-Tremblante où elle a situé son "Héliér, fils des bois" qui est, à mes yeux, un livre épatant. Après cette première réussite auprès de la Commission de Géographie (de Québec), je dois vous prévenir que vous verrez, un de ces jours, rebaptiser Louis-Dantin un lac de nos Laurentides".

Ce lac, Marie Le Franc veut aller le voir, et de Montigny en profite pour arranger une autre randonnée. Dantin, il va sans dire, est invité. "Marie Le Franc se fait une joie de venir, l'été prochain, faire la connaissance de son lac. Je songe à organiser une petite excursion dans le comté de Labelle, à cette occasion. Franchement, ne pourriez-vous pas vous arranger pour prendre des vacances de huit jours et venir vous retremper dans les Laurentides? Ou voudriez-vous qu'on aille vous chercher à Cambridge, pour vous emmener dans nos Laurentides sans même que vous vous en aperceviez? Nous pourrions gagner le sénateur Prévost à cette balade, et je voudrais aussi y convier Honoré Mercier à qui Marie Le Franc doit sa monumentation. Je vous parle sérieusement, et je voudrais bien que vous me répondiez aussi sérieusement".

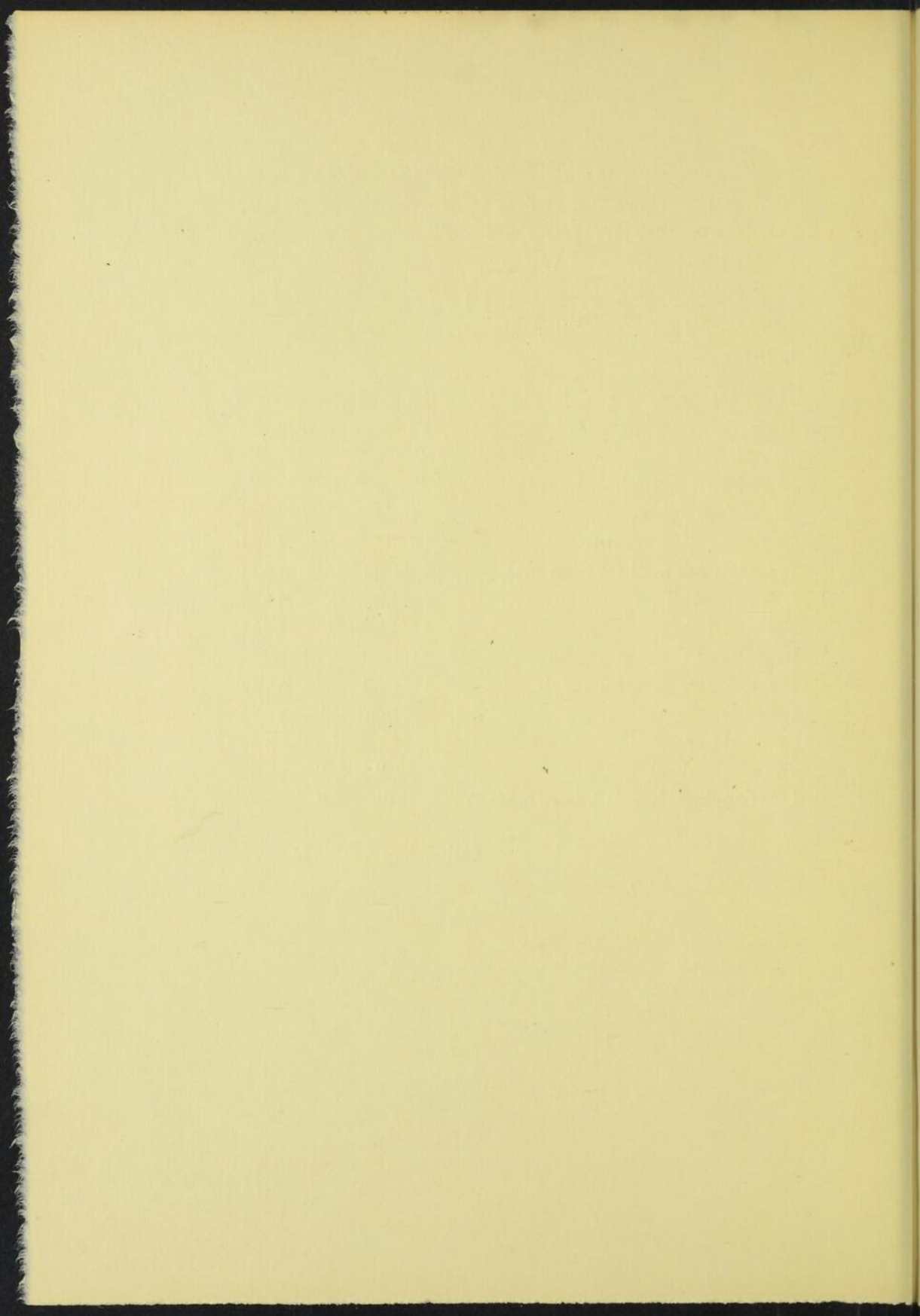
Dantin ne se rendit jamais à Ottawa. C'est Louvigny de Montigny qui finit par se déplacer pour aller revoir une dernière fois l'ami qu'il avait connu aux *Débats*.

Plusieurs poèmes de Marie Le Franc, tous manuscrits sauf un, font partie de la correspondance. En voici la liste:

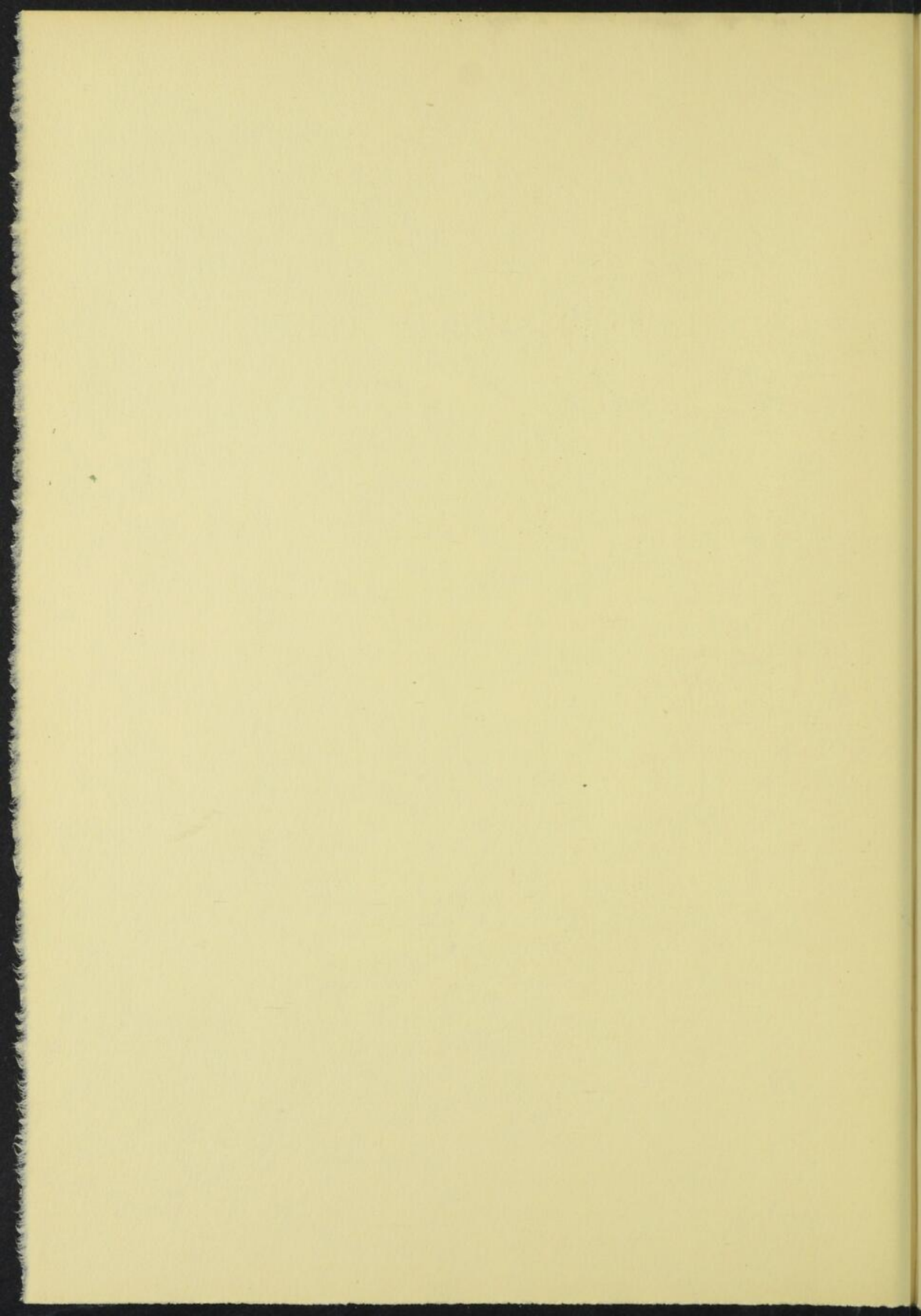
Première neige	20 octobre	1920
Regarde mes yeux usés	12 novembre	1921
Vers les îles	" "	"
Mon âme a sa maison hantée	" "	"
Terre étrangère	1 décembre	1921
La vague d'épouvante	19 décembre	1921
Je ne sais pas quel est mon mal	Soir de Noël	1921
L'Inaccompli	21 janvier	1922
Pointes sèches	25 janvier	1922
Les images	21 mai	[1922]
Ma souffrance est parfois...	31 mai	1922
Solitude	Septembre	1923
Le bonheur	Sans date	
Douces ombres	" "	
L'Inexprimé (copie à la machine)	" "	

Gabriel NADEAU

Holden,
Massachusetts
Le 10 janvier 1967



LETTRES DE MARIE LE FRANC





10 avril 1921

Votre article sur mon livre m'arrive au moment où je ne suis guère en disposition de lire — encore moins d'écrire une lettre. ¹

Pourtant, j'ai lu, me demandant s'il était bien question de moi, un peu inquiète de tant d'éloges, et je vous écris immédiatement, non que plus tard je ne puisse me rappeler la joie que m'a causée votre article, mais qu'il serait plus difficile de l'exprimer.

Ce qui m'a fait plaisir est votre compréhension du livre, au point de vue de sa substance.

Mais je suis un peu gênée d'une analyse trop bienveillante, non par fausse modestie — car, malgré les moments de doute, il y en a d'autres, évidemment, où on a l'instinct d'être sur la bonne route, et sans lesquels on n'accomplirait rien — mais par sens commun. Vous ajoutez au contenu du livre, il n'est pas tout ce qu'il devrait être. Le prochain vaudra mieux. De cela je suis sûre.

Toute considération personnelle à part, je vous félicite de la manière dont vous conduisez vos critiques littéraires. Je ne puis dire que je les ai suivies depuis longtemps, car je ne lis plus régulièrement la Revue Moderne, mais celles qui me sont tombées sous les yeux relevaient cette revue.

Si vous êtes poète, vous devez savoir que même si l'on travaille pour soi, disons si l'on travaille surtout pour soi, par amour de la Poésie, les appréciations intelligentes sont choses précieuses et créent cette atmosphère dont on a besoin à certaines heures et c'est pour cela que moi j'offre l'hommage de mes remerciements, du fond du coeur, à tous ceux qui veulent bien comprendre mon livre.

Lud

10 décembre [1921]

Je fais toujours des vers. Je devrais dire que je m'y raccroche. Quand même on avance, à l'aveugle, sur le chemin de la Poésie, c'est encore celui où l'on trouve le moins de déception.

Je n'ai pas oublié vos précieuses paroles. Ce n'est pas seulement le jour où je les ai lues qu'elles m'ont causé de la joie; cette joie s'est éparpillée, un peu, tout au long de mon souvenir.

Je vous envoie quelques vers.

25 décembre [1921]

Je ne retrouve pas vos vers dont je voulais vous parler. Au point de vue forme, je sais que c'était très bien. Et voilà qu'en voulant vous faire un compliment, je m'aperçois que je ne parle que de l'à-côté en poésie, la forme. Allez-vous m'en vouloir?

Je ne retrouve pas non plus votre lettre. Je n'en ai pas besoin pour vous répondre.

Je ne sais pas si mes vers, dans leur ensemble, donnent une impression de tristesse, quoique cela ne me déplairait pas. Les poètes que j'aime le mieux, Verhaeren, Beaudelaire (sic), sont, l'un dans l'ensemble, l'autre dans les parties de son oeuvre, douloureux.

Je veux dire que mes vues sur la vie, alors, démentent mes vers. Elles sont trop multiples et diverses pour n'être que tristes. Mais sans doute que la souffrance est un des plus vifs stimulants du coeur et du cerveau humains et que c'est sous son aiguillon, plus que sous l'impulsion de la joie, qu'on est porté à exprimer et apte à traduire ce qu'on ressent, et que, ne dût-elle remplir que quelques moments d'une existence, il semble qu'elle ait couvert des heures et des années. Peut-être bien aussi qu'en dernière analyse on la trouve au fond de tout, et que le clair vin de vie a, quoi qu'on fasse, son dépôt. Mais il est de toute sagesse de ne le point remuer, de crainte qu'il ne remonte à la surface. Cette sagesse-là, on met des années à l'acquérir. Je ne sais pourquoi je parle de "mes" vers. Je me demande s'ils existent. Je crois

à certains moments que je n'en ferai jamais; à d'autres, que je commence à en faire, à d'autres, d'illusion encore plus chaude, que j'en ferai certainement. Je m'y suis remise si tard. J'ai bien gaspillé près de vingt ans à tâcher de laisser en paix ce dépôt dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a failli tout gâcher. Le vin clair est maintenant bien équilibré, "mais où sont les oeuvres d'antan"? Je veux dire où est ce qui aurait dû être après toutes ces années? J'ai le regret du temps perdu, atténué par ce fatalisme, dont, en bonne Bretonne que je suis, je revêts toutes les déceptions que réserve l'existence.

Fataliste, oui, mais non pas pessimiste ou désillusionnée, comme vous me semblez l'être. Sur ce trait, indigne de toute âme chrétienne, un soir de Noël, je vous prie d'agréer malgré tout mes vœux les plus charitables pour la nouvelle année.

La Revue Moderne publiera "Terre étrangère" en janvier.² Ce ne sont pas les vers que je préfère, mais je laisse aller et ce sont ceux-là que j'avais envoyés à Mme Hugenin.



26 janvier [1922]

J'ai certainement l'intention et le désir de vous répondre longuement — mais quand? — quoique je redoute un peu d'avoir à en venir à des explications trop personnelles, pour me défendre de votre accusation de manque de sincérité dans mes vers. L'art pour l'art alors? Ah! non, l'art pour l'âme et par l'âme d'abord, du moins mon art à moi, s'il

existe. Il n'est pas possible que vous songiez sérieusement qu'on fasse des vers du bout de la plume, avec un vase de fleurs sous les yeux pour inspiration...

Mais on ne me fâche jamais en me disant ce qu'on pense.

J'espère vraiment trouver les loisirs de vous écrire un jour ou l'autre. Ma vie est en ce moment bourrée de multiples tâches, au milieu desquelles, heureusement, j'ai trouvé la grâce de faire quelques poèmes.

Veillez agréer, Monsieur, mes cordiales salutations.

Le "Mercure de France" me publie quelques poèmes. ³



5 février 1922

Le sentiment qui domine chez moi au reçu de vos lettres, est une certaine gratitude qu'elles s'adressent à moi, que vous y preniez la peine de vous expliquer, et que vous m'aidiez même à m'expliquer moi-même, sur des matières qui intéressent bien peu de gens aujourd'hui, du moins sur ce continent, et qui demandent à être traitées avec réflexion, délicatesse, largeur de vues, etc. D'autre part, je ne sais si comme moi vous éprouvez cette espèce de recul ou tout au moins de nonchalance devant tout essai de psychologie, de pénétration morale à laquelle on ne peut se livrer sans avoir, plus ou moins, à se mettre en scène. Et l'âme humaine est si complexe, si multiple, si différente d'elle-même, en même temps que si pareille, que j'ai l'impression qu'on perd son temps à la vouloir analyser, chez les autres, et plus encore en soi-même. Cette complexité est d'ailleurs un privilège qui n'est

pas à regretter. Pourquoi ne connaîtrait-elle pas tous les modes de sentir et de vivre, pourquoi n'irait-elle pas d'un bout à l'autre, et dans tous les sens, du domaine de la pensée, du sentiment, de la sensation? La nature nous en donne l'exemple, ne passe-t-elle pas par toutes les gammes de l'aspect, et ne manifeste-t-elle pas, et avec quelle grandeur et quelle force, toutes les émotions que nous-mêmes nous éprouvons. Je n'ai qu'à lever les yeux vers le ciel canadien dont je n'ai jamais remarqué, compris et aimé l'imprévu comme cet hiver, et à les reporter plus bas, dans mon âme, pour, je ne dirais pas comprendre ce qui s'y passe, mais considérer comme dans l'ordre la succession de ses différents "états", heureux ou malheureux, combatifs ou passifs, exaltés ou abattus, ou simplement en bel ordre, et les suivre avec une certaine curiosité, un certain détachement, comme s'ils étaient réfléchis sur un écran. Je crois que la joie d'écrire des vers est qu'on peut justement saisir au moment même ces ondolements de l'âme, que, à la minute où on les peint, on n'est l'interprète que de l'âme seule, qu'il n'y a entre elle et vous aucune barrière, aucun prisme, et qu'on est sûr qu'elle se reconnaîtra toujours dans le langage par lequel, à travers vos lèvres, elle s'est exprimée. Les hommes, eux, peuvent parler la même langue, sans toujours donner aux mots la même valeur, et puis quand ils s'écrivent entre eux, ils font en général une analyse, rarement une peinture, la mémoire et le jugement entrent en jeu, rarement l'imagination et le coeur, par conséquent, à mon point de vue, rarement la vérité.

Pour en venir à ce qui, si je me rappelle exactement, m'a valu votre accusation de n'avoir d'indépendance, de fantai-

3

sie, de plains et de bosses qu'en "écriture", et d'être en réalité une créature très composée, raisonnable, etc. — j'oublie les termes du portrait, mais enfin l'idée y est — je maintiens qu'on peut sentir couler, tout au fond de l'âme, un mince filet de douleur et d'amertume, mais que malgré tout, on peut lui donner l'aspect riant. Il faut mettre des pierres et de la mousse sur ce qui coule tout au fond et dont on a peur de reconnaître la couleur. Je maintiens aussi que l'âme peut être bouleversée par un grand souffle de souffrance, inspireur, puisqu'il nous force à crier, à nous révolter, à nous exprimer, mais que, une fois le souffle abattu, elle peut rentrer dans un état normal de paix, et se laisser pencher vers ses aspirations au bonheur. J'accepte la douleur comme inévitable, salutaire même, comme instigatrice d'énergie, mais je n'accepte pas l'état *chronique* de douleur. Et pour moi le pessimisme en est une des formes. Il faut toujours être prêt, dans le domaine spirituel, à repartir pour la grande aventure. Et j'appelle ainsi le rêve nouveau, le fil-de-la-vierge, qui se reforme aussitôt que brisé, dans la rosée. Je n'en veux jamais à la vie, qui est si vaste, que je ne puis l'atteindre, la clouer au mur, lui dire: "Tu m'as fait cela". J'en veux encore moins aux hommes, car à travers eux, on voit la vie, et puisqu'elle est hors de la portée de nos faibles mains...

Bien sûr, dans la réalité, il faut marquer le pas, être gris, nivelé, incolore. Mais il y a quelque chose d'ironique et de merveilleux à se ramasser dans sa pauvre petite tour pareille aux autres, et à se mettre aux pieds de son âme, une fois la porte close.

Votre pièce "Optimisme" est belle dans son ensemble. Je relève avec joie le vers "Et toute fange est d'or quand le soleil se lève".

Je vous communique un poème "Pointes sèches", car il me semble que vous lisez vraiment mes vers avec sympathie, je veux dire plus que cela, que vous voyez clair en eux, jusqu'au fond d'eux. Ah! pourvu que me soient données quelques années... Il me semble que je viens de pousser la porte d'un grand domaine, par dessus le mur duquel j'avais jeté un coup d'oeil dans ma jeunesse, il y a bien des années. J'ai perdu bien du temps, mais comme en plus d'être "raisonnable", je suis fataliste, je ne regrette rien, puisque cela devait arriver. Voilà, dans la jeunesse, il n'y a qu'un mince fil d'or, et qui s'appelle amour, pour vous guider vers le grand domaine. Et quand il se brise, vous ne retrouvez plus le chemin. Je crois vraiment qu'il faut qu'il se brise, pour qu'apparaisse l'Inspiration véritable.

Il est assez rare que dans ma vie surmenée je me rende coupable de si longues lettres. Excusez-m'en pour une fois, Monsieur, et recevez mes bien cordiales salutations.



13 février [1922?]

S'il n'y avait pas la Poésie, que resterait-il? Je viens de traverser une longue période noire, désolée, sans aucun désir d'écrire, à part quelques amusements en prose. Fatigue, je suppose, lent empoisonnement des corvées quotidiennes. Et

puis, tout d'un coup, une lueur, ce poème (II) que je prends la liberté de vous communiquer.

Bien à vous.

[P.S.] Et vous? Je n'ai rien lu de vous depuis longtemps.



16 avril 1922

J'aurais voulu répondre plus vite à votre dernière lettre. Je suis prise, moi aussi, dans l'engrenage des besognes quotidiennes, et quand je pense aux multitudes de choses que j'aurais dû faire, et que je n'ai point faites, c'est un peu comme la fumée d'un train que j'ai manqué que je vois à l'horizon. Pour en revenir à la question lettres, peut-être vaut-il mieux, après tout, que nous ne puissions pas toujours y répondre sur le champ. Ainsi, dans l'intervalle, la conversation se prolonge, l'échange des idées se poursuit, une pensée, que nous n'avions pas clairement comprise tout d'abord, mûrit et s'éclaire.


Il y a longtemps que je voulais vous dire tout le bien que je pense de vos critiques dans la "Revue Moderne". Je ne lis pas celle-ci d'une façon bien suivie, mais chaque fois qu'elle m'est tombée sous les yeux, et cela même avant de vous connaître, c'étaient vos articles qui attiraient mon attention. Je voulais vous dire — mais vous m'avez devancée dans votre dernière analyse d'ouvrage — que ce qui me frappait est que vous sembliez rechercher tout d'abord dans un livre tout le bien possible qu'il y avait à en dire, quitte à ne pas lui ménager après la critique sobre, vigoureuse et juste. Ah! que cela nous change de la littérature à l'eau de rose, du déluge d'é-

pithètes louangeuses et fadasses que l'on déverse ici à droite et à gauche, à l'aveuglette, style de "Petite Correspondance". Ce serait un bon exercice que d'imposer pour un temps aux littérateurs canadiens d'écrire sans superlatifs.

Je n'ai pas perdu ma foi dans la poésie. Elle console de bien des choses, je pourrais presque dire de tout. Je suis revenue à elle après bien des années d'école buissonnière. Ah! pourvu que le temps me soit donné.

Mon second livre⁴ est tout à fait achevé. Je vais m'occuper de sa publication à mon arrivée en France, en juin. Je pense qu'il vous plaira. Mais sait-on jamais soi-même si on ne s'illusionne pas. Je vous communique ces poèmes dont je vous avais parlé.⁵ Je crois que vous les connaissez déjà; ils ne m'intéressent plus puisqu'ils furent écrits il y a des mois déjà, et que toute la tendresse de l'esprit se reporte sur les derniers-nés, mais je vous avoue que j'ai une joie toute neuve à les regarder sur le "Mercure de France"! Il y a de quoi rire. Une critique, ou plutôt une réflexion d'un de mes bons amis, poète lui-même au talent reconnu en France, était que dans mon premier livre, le coeur jouait un trop grand rôle. En d'autres termes il me reprochait — il est trop poli pour que l'expression vienne de lui — de l'avoir mis à toutes les sauces! Eh! bien, que dira-t-il du second! Le pauvre coeur humain en est encore, je crains bien, et comme à mon insu, le rouage vital. Quelle est votre opinion là-dessus? Après tout, on ne choisit pas son inspiration. Il y a d'admirables poètes, et vous et moi pourrions citer une admirable poétesse, dont l'inspiration vient surtout du dehors. La mienne vient du dedans. Qu'y puis-je?

Bien cordialement à vous.



1er juin 1922

Je m'en vais dans quelques jours. Je quitte Montréal le 12 juin pour m'embarquer le 14 à New-York, et je m'en voudrais de ne pas vous envoyer un mot d'adieu. Il est vrai que je reviendrai, comme d'ordinaire, au commencement d'octobre. "Partir, c'est mourir un peu". Je me détache toujours péniblement de mon cadre. Ce sera la même chose de là-bas. Pourtant, le Canada d'été me retient certes moins que le Canada d'hiver. Et ce Canada d'hiver continue pour moi à envelopper de son cristal rafraîchissant la lourdeur des verdure actuelles. Autour de cette serre chaude, je vois encore en imagination les grands lointains blancs. J'ai mis des années à les aimer. Aujourd'hui, ils ont l'air de murer en moi tant de grandes énergies, tout un troupeau intérieur qu'ils pressent et rassemblent dans un élan tumultueux, que j'ai hâte à l'hiver. L'été plane, dérouté, disperse ou alourdit, colle au vôtre son mol et luxurieux visage. L'hiver est spirituel, quoiqu'il ait des poings pour combattre. Et je suis très reconnaissante à l'hiver canadien, pour m'avoir mise, presque chaque fois que j'ai déambulé dans les corridors blancs et déserts de ses tempêtes, dans un tel état d'enthousiasme, de surexcitation cérébrale, qui, si je n'ai pu toujours les traduire en mots, me sont restés dans la mémoire comme des moments heureux. Et ce n'est pas la faute à l'hiver canadien si l'expression m'a manqué. On ferait vraiment quelque chose de bien si on avait en même temps et l'exaltation intérieure, appelons cela de l'inspiration, et les moyens de la traduire, n'est-ce pas? Mais le nombre est compté de ceux qui possèdent ces deux cordes, les seules nécessaires, à

leur arc. Et le moyen de savoir si soi-même on est parmi les élus. Il faut s'aventurer sur une planche branlante, entre deux abîmes: celui de croire qu'on est un vrai poète, et celui de croire qu'on ne vaut rien.

Je sais bien qu'entre les deux il y aurait place à l'heureuse médiocrité, si florissante en ce moment, qui s'étale, semble-t-il, dans tant de feuilles publiques. Mais la médiocrité en poésie, et même l'honnêteté "moyenne", me semblent sinistres. Il ne devrait pas dans ce domaine y avoir d'honnête moyenne. Il est vrai encore qu'il y a toujours le manteau de l'illusion dans laquelle chacun peut se tailler un pan.

J'ai entre les mains l'oeuvre de Nelligan, qu'un Français⁶ depuis fort longtemps au pays, et de grande compétence en littérature, m'avait recommandé de lire, surtout à cause de votre préface, avec un intérêt extrême, admirant non seulement la rectitude de ses jugements, mais je dirais l'espèce de divination — si le mot existe — dont elle était inspirée. Vous vous penchez sur une oeuvre comme sur un cristal. Il y a une image, tout de même, que vous déclarez insipide, et qui me plaît, "les anneaux noirs de mes dégoûts". Une fois la préface lue, avec ses citations, le livre en paraît peut-être moins intéressant, du fait que les citations sont naturellement choisies parmi les meilleurs vers.

L'inspiration de Baudelaire est très apparente. Il y a de beaux cris. Quel dommage que Nelligan n'ait pas donné sa mesure.

En lisant votre dernier article de la Revue Moderne⁷ sur le monsieur — j'allais employer un autre terme — qui

veut corriger les vieilles chansons, je me suis félicitée de n'avoir pas à remplir le rôle de critique littéraire. Mais comme vous dites, vive tout de même notre morue!

N'avez-vous pas déploré comme moi un certain article, où l'auteur n'a su faire allusion à Mme de Noailles que sous forme d'un bassement vilain petit racontar, alors que toute plume française devrait frémir en écrivant son nom. Si cette plume-là est plume de maçon et non de poète, elle devrait au moins avoir le respect de l'oeuvre que celle-ci a bâtie, et en admirer les proportions, si elle ne peut en sentir l'art. J'avais envie de protester près de la direction de la Revue Moderne, mais on pouvait me dire de me mêler de ce qui me regarde, n'est-ce pas.

Je ne sais pas du tout si mon livre verra le jour en France cet été. Je dis cela en ce moment parce que je viens de penser terriblement, ces derniers temps, du côté d'un de ces abîmes dont je vous parlais plus haut, celui du doute. Pourtant, mon opiniâtreté de Bretonne reprendra le dessus, et l'enfant naîtra, bancal ou "médiocre", mais ne demandant qu'à vivre. J'ai le titre d'un troisième volume, et si vous saviez ce qu'il y a d'espace frais, murmurant, infini, entre ce titre haut dans les airs, et le vide. Un titre, et absolument rien dessous, quelle richesse. Ça pourrait être un château en Espagne.

Si vous avez un moment, écrivez-moi un mot, avant le 12, à mon adresse à Montréal, ou, avant le 14, à bord du "Paris", Cie Générale Transatlantique, New-York, départ du 14 juin.



31 octobre 1922

J'ai pensé plus d'une fois au cours de l'été que sitôt de retour au Canada j'aurais le plaisir de vous écrire. En France, on écrit peu ou pas, écrasé que l'on est, à l'arrivée, par la torpeur campagnarde; et quand on en est sorti, la journée est trop courte pour y loger son programme. Ecrire semble futile.

Je vous avais dit, n'est-ce pas, que j'avais l'intention de laisser en passant à Paris un manuscrit de vers chez un éditeur. Seulement, là comme ailleurs, publier des vers est une mauvaise affaire pour l'éditeur aussi bien que pour l'auteur, à moins qu'on ne soit Henri de Régnier ou la Csse de Noailles. Cependant, mon manuscrit a été accepté, mais il faut qu'il attende son tour, et le livre⁸ ne paraîtra qu'en 1923, dans les premiers mois de l'année, j'espère.

J'avais eu, pendant les vacances, une idée de roman,⁹ moi qui n'en cherchais pas, idée que j'ai mise à exécution sitôt en arrivant ici, au commencement de ce mois. J'ai peur d'avoir saboté la chose, mais je sais que s'il avait fallu traîner en l'écrivant, je n'aurais pu l'écrire. Alors, je n'ai eu vraiment qu'à copier ce que m'avait dicté une nuit d'insomnie. En 15 jours cela a été fait.

Je dois dire que j'ai aussi expédié le manuscrit en France, au même éditeur. S'il ne paraît pas, il faudra en conclure qu'il ne valait rien. Car les éditeurs paraissent bien plus curieux de romans que de vers, et je suis persuadée qu'il est bien plus facile de faire éditer ceux-là que ceux-ci. Ma

petite histoire peut être très bien, elle peut être passable, comme elle peut être absolument insignifiante. C'est curieux comme on manque absolument de critérium quand on en arrive à la prose, je veux dire à sa propre prose.

Je retournerai certainement à la poésie. Le reste n'a été qu'une idée qui m'est passé par la tête, et d'exécution si facile que je n'ai pu y résister.

Parlons de vous. Avez-vous travaillé cet été? Si j'en juge par le mot que j'ai reçu de vous en France, vous n'étiez pas en disposition de travail. Voilà au moins six mois que je n'ai pas feuilleté la Revue Moderne. Y continuez-vous votre collaboration, laquelle était à peu près tout ce que la Revue offrait d'intéressant. Il y a certes quantité de Revues en France, et je ne parle que des meilleures, auxquelles une collaboration doit être un merveilleux stimulant pour soi-même, mais elles sont d'accès si difficile. D'autre part, il est bien difficile de ne travailler que pour soi. La littérature n'est pas un ermitage.

Pour le moment, je ne fais plus rien. J'attends la neige. Rien de meilleur pour le cerveau que l'hiver canadien. Espérant, Monsieur, que vous avez surmonté cette dépression dont vous parliez cet été, recevez mes amicales salutations.



2 avril 1923

En revenant de France, l'année dernière, au mois de septembre, ou plutôt d'octobre, je vous ai écrit. Peut-être n'avez-vous pas reçu ma lettre, peut-être, comme il m'arrive souvent à moi-même, n'étiez-vous pas d'humeur à écrire.

J'aimerais être assurée qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux pendant toute cette longue période. Le temps qui n'a pas l'air de se presser quand il accumule autour de nous les petits événements monotones, prend quelquefois sa revanche, et se détend les nerfs par de grands coups, pas toujours à notre avantage. C'est pourquoi, l'absence de nouvelles est toujours une redoutable porte close.

L'hiver n'a pas tout à fait tenu pour moi la promesse qu'il me faisait au début, quand je le tenais par le collier comme un bel animal en compagnie duquel j'allais faire de grandes randonnées. Il m'a un peu lâchée en route, et il a l'air de rire un peu de moi, aujourd'hui même où il est revenu, avec ses pattes trempées dans les flocons. Car il neige à Montréal, le 2 avril. Pâques fleuries! Je veux dire qu'aux premières neiges, je suis toujours prise d'une furie d'énergie. Voici le temps sacré de l'accomplissement. Il semble qu'on allume en soi le feu pour lutter contre le redoutable hivernage. Seulement, il arrive qu'à travers l'hiver on traîne encore après soi les langueurs de l'automne, sans doute à son insu, cendres sur neige, ce qui fait qu'on ne remplit pas son programme.

J'ai un peu négligé la poésie. J'ai été prise de la fantaisie de goûter de la prose, ce qui ne m'a point réussi, et me laisse sur les bras le fatras de quelques nouvelles, et même d'un plat roman, celui-ci qui eut pu servir au synopsis d'un vrai roman si j'avais eu le courage, ou peut-être le don de le recommencer. Car tel quel, il ne vaut rien. Et je sais qu'il ne vaut rien par comparaison. J'ai lu ces temps derniers des tas d'oeuvres modernes, du Jean Giraudoux, par exemple, dont le style claque comme un fouet, dont les images vous

tombent sur la nuque comme une châtaigne dans sa bague, et vous réveillent, vous étonnent, vous forcent à disputer avec elles avant de les admettre comme faisant partie d'une langue dont la principale qualité est d'être inattendue.

A présent, j'ai fait mon *mea culpa*, et je retourne à la poésie, si la poésie veut bien me le permettre. Je vous avais fait part l'an dernier de mon projet de faire éditer mon second volume de poèmes en France. Il est depuis tout ce temps chez l'éditeur, qui doit le confectionner par petits bouts à ses moments perdus, je suppose, car vous savez que c'est une véritable grâce vous faire que d'accepter un manuscrit de vers. Tout de même, les épreuves sont corrigées, le livre ne doit pas tarder à paraître. Je crois que cette attente a été un peu cause que je ne me sois pas intéressée à de nouveaux vers depuis quelques mois.

Et vous, Monsieur, dans quelle humeur, dans quelle phase d'âme est-ce que je vous trouve? Ecrire après si longtemps, c'est revenir à une maison que l'absence a changée, et tourner longtemps autour avant de s'approcher des rideaux. Je souhaite pourtant que vous n'ayez pas perdu le goût de la littérature. Comme s'il pouvait se perdre, après qu'on s'y est, tant d'années, adonné. Je ne vois plus votre nom dans "La Revue Moderne". Il serait intéressant que vous disiez votre mot sur l'Appel de la Race, par exemple, qui soulève, ou a soulevé, des polémiques, et qu'il vaudrait mieux qu'il fût jugé en dernier ressort par quelqu'un du pays, puisque — pardonnez-moi de parler franchement — la susceptibilité canadienne ne pardonne pas aux étrangers la critique. Je ne parle pas pour moi, je n'ai pas lu le livre.

J'ai lu aussi "Poèmes de cendre et d'or" parce que j'avais gardé du Paon d'Email l'impression que l'auteur, j'allais dire l'artiste, possédait un joli métier au bout des doigts. Le 2e volume m'a déçue.

Agréez mes cordiales salutations.

P.S. J'espère que je mets correctement l'adresse?



5 novembre 1923

J'ai dû vous écrire de France au cours de l'été de 1922, et aussi en rentrant au Canada, en octobre, il y a environ un an.

Je crois que ces deux lettres sont restées sans réponse, soit qu'elles ne vous soient pas parvenues, soit que vous ayez été malade à cette époque, comme vous vous plaigniez de vous sentir fatigué, dans le dernier mot que je reçus de vous, soit tout simplement que vous n'avez pas été en humeur de répondre. Je comprendrais très bien cette dernière raison, comme elle provoque aussi chez moi, à certains moments, une paralysie de la plume. Ces moments où l'on pense que tout est "vanité", et qu'on fait aussi bien de se croiser les bras.

Cependant, vous le voyez, ce ne sont que des moments. Ils passent et les heures nous restent. Et le désir nous vient de renouer le fil des lettres amicales.

Je n'écris pas plus longuement dans l'ignorance où je suis du sort de ma lettre et l'incertitude d'avoir votre présente adresse.

[P.S.] J'ai toujours le regret, chaque fois que je feuillette La Revue Moderne, de n'y plus voir vos articles. Elle a perdu beaucoup de sa substance depuis que votre nom n'y est plus.



1er janvier 1924

Je viens de recevoir mon second volume de vers. Vous êtes un des premiers à qui ce me serait un grand plaisir de l'envoyer. Le souvenir de l'accueil que vous avez fait au premier, et de la compréhension que vous en avez eue ne s'est pas effacé de ma mémoire.

Mais voilà! Les deux dernières lettres que je vous ai écrites, à une année d'intervalle, sont restées sans réponse.

Peut-être ne vous ont-elles pas rejoint. Peut-être avez-vous changé d'adresse.

Ou peut-être avez-vous cessé de vous intéresser aux choses de la littérature... ou de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous offrir mes meilleurs vœux, pour la page blanche de l'année nouvelle.



7 janvier 1924

Je vous écris d'une main un peu tremblotante d'un reste de grippe. Et cependant, je veux vous dire tout de suite que j'ai reconnu tout à l'heure votre écriture avec un vrai plaisir.

Ne vous excusez pas de ne m'avoir pas répondu... Moi je comprends qu'à certaines heures on peut être envahi par

l'idée de la vanité des choses, et de l'inutilité de tout geste humain, et que cette conception de la vie mène à l'inertie dont vous parlez. Cependant, je porte en moi un instinct trop inébranlable d'action et de lutte, une confiance trop ardente, souvent poignante, dans la vie, tout aride qu'elle soit à mon égard, pour m'enfoncer trop longtemps dans ces limbes. Il sera assez temps plus tard d'y être mené malgré soi. Le danger, je crois, pour le vaisseau que nous sommes, n'est pas la vague et l'écume, mais le calme plat, les eaux d'huile ou de plomb, qui ne mènent à rien.

Cher Monsieur, je vous vois soulever vos épaules d'un mouvement d'impatience à m'entendre vous exposer ma philosophie... Retenez seulement que si je fais allusion au mal de solitude et d'indifférence qui vous abreuve, c'est que j'en ai souffert, et j'en souffre encore bien souvent moi aussi, mais que je l'ai toujours vaincu, et voudrais, humblement, communiquer à mes amis ma foi dans l'âme humaine, qui triomphe de toutes les crises.

Je m'empresse de vous adresser par le même courrier mon livre, et cela d'une manière tout à fait désintéressée. Je sais que vous le comprendrez, comme vous aviez été un des rares à comprendre le premier. A votre nom — et à celui de M. Albert Lozeau — est lié dans ma mémoire un sentiment de gratitude. Je me vois encore lisant au coin d'une rue, sous la pluie, avec une sorte d'enchantement et d'étonnement mêlés, ce que vous aviez pensé de mes vers. Que cette fois, vous n'en fassiez pas la critique, c'est tout à fait bien. La première avait l'air d'être due à un geste spontané, et ne ressemblait pas à une besogne, ce qui en faisait la valeur

à mes yeux. Mais ce serait mal me connaître que de croire que je m'attends de votre part à un effort qui vous répugne en ce moment.

En même temps, laissez-moi vous dire toute ma pensée. Il est probable qu'un jour ou l'autre, probablement sans tarder, et probablement à la place même où parut votre étude, quelque chose se publiera sur mes "Voix de misère" — on ne m'a pas cité de nom — qui me fera songer avec mélancolie que c'était vous qui le premier aviez dit du bien de moi, avec quelle délicatesse, peut-être quelque mal, car rien n'est plus irritant que les coups d'encensoir démesurés dont on est prodigue en ce pays — et qu'il y avait dans votre article une sympathie, une sincérité et surtout une *compréhension* étonnantes. A la réflexion, je crois qu'il vaut mieux ou pas connaître du tout la personne dont on analyse l'oeuvre, ou du moins qu'il faut tout à fait en faire abstraction pour conserver l'indépendance absolue de son jugement.

Vous voudriez mieux connaître, dites-vous, mon genre de vie. Hélas, il n'est pas intéressant. Je donne des leçons, et je renâcle sans cesse à la tâche. Les vacances sont l'époque qui compte. Ce qui est moins intéressant encore, c'est que j'ai à peu près blanchi sous le joug. J'enseigne depuis tantôt 20 ans à Montréal! Ne me plaignez pas cependant. Je trouve le moyen de mener tout de même à mes côtés l'invisible chimère, et c'est pourquoi il y aura toujours sur mon chemin, sans que cela se voie, du soleil, du sang et des larmes, en un mot, la vie vaudra la peine d'être vécue. Aux enthousiastes, aux impulsifs, aux ardents, elle donne beaucoup, mais elle inflige dans la même mesure... Ce qui revient à dire que ce n'est pas toujours drôle.

J'ai écrit ce roman dont je vous ai parlé sous le coup d'une illumination, en oct. 1922, et l'ai expédié sur le champ à un éditeur. Celui-ci n'a pas coutume de se presser. En tous cas, je n'ai pas eu de nouvelles de mon manuscrit. J'ai eu tort de le bâcler ainsi. La chimère m'en plaisait. Il me semble que si j'avais de longs loisirs, le repos absolu dans un cadre nouveau — j'évoque en ce moment des coins de Bretagne encadrés de vent, de mer et d'espace — une fougueuse source de poésie serait prête à jaillir. Peut-être me trompè-je. Les vrais poètes ont donné ce qu'ils avaient en eux, dans quelque circonstances qu'ils aient été placés.

Je ne fais rien en ce moment, et m'en désole, car au fond, pour moi, la poésie est l'ancre du salut.

Au revoir, Monsieur et ami, écrivez quand cela vous dira, et pas avant.



29 janvier 1924

Je vais vous écrire par bribes aujourd'hui.

Merci de votre bonne lettre. Elle m'est un précieux réconfort. C'est surtout au moment où l'on vient de publier quelque chose qu'on mesure le fossé d'indifférence qu'il y a entre soi et ceux qui vous entourent. Alors, on rentre précipitamment en soi-même, dans un domaine de solitude et de pensée, et on essaie de continuer malgré tout son chant, pour soi tout seul. Cependant, il vous faut bien la certitude qu'il est un chant, qu'il est de la poésie, et c'est pourquoi le témoignage de ceux qui l'entendent et le comprennent dissipe pour

un moment la terrible inquiétude où l'on est de faire fausse route.

On écrit pour soi d'abord, bien entendu, et le contentement qu'on en tire devrait être une raison suffisante pour continuer. Mais on vit dans l'humanité, avec l'humanité, on ne peut se passer d'elle. On s'effroie soi-même de crier dans le vide, et voilà pourquoi ceux qui ont livré quelque chose à un public qui reste indifférent traversent un moment d'épouvante. Je ne conte pas là, tout à fait, mon expérience personnelle. Je ne sais pas du tout ce qu'il advient de ce second livre. Quelques amis auxquels je l'ai présenté m'en ont dit un peu de bien. A part eux je ne crois pas qu'il ait encore circulé entre beaucoup de mains. J'attends avec une certaine curiosité l'opinion française, à supposer que la critique veuille bien le feuilleter.

On vient de m'envoyer un article sur "Québec", paru dans la "Revue Universelle", et qui se termine par la citation de deux strophes de mon premier livre. J'en ai été si étonnée!

La poésie, ou la littérature si vous voulez, a ceci de bien que plus on avance dans la vie, plus on peut l'embrasser de près. L'amour lui se défend. Il ne veut que la jeunesse près de sa joue. Ah! la gratitude émouvante que l'on ressent vis-à-vis d'elle, qui ne vous repousse pas, qui semble attendre même plus de vous, qui loin de s'écarter vous fait signe. J'ai poursuivi, tout à fait à l'orée de ma jeunesse, deux chimères — sans doute comme les trois-quarts de l'humanité — amour, poésie, abandonnant celle-ci pour mieux suivre celui-là. Et je ne suis revenue à la poésie que quand la chimère de l'amour

se moquait vraiment de moi à disparaître entre les arbres. Celle-ci est encore là, elle sera là jusqu'à la fin de tout. Que serait la route sans son visage d'ombre et de soleil et sa chevelure secouée à l'horizon. Mais on n'a plus les pieds légers de la poursuite. Et l'on se retourne, et l'on couche son corps las aux pieds de la poésie. Laissez-moi l'appeler poésie. D'autres l'appelleront pensée, effort, idéal, qu'importe!

Pourvu qu'elle demeure, pourvu qu'elle survive, mon Dieu, mon Dieu, pourvu que quelque chose au moins gagne en beauté, et en force au fond de nous, à chaque degré de la courbe de vie. Tout le reste n'est que déclin, mort lente.

On m'a reproché — je devrais dire quelques-uns m'ont reproché — de faire des vers *tristes*. Le croyez-vous? Je ne crois pas que ce soit la note dominante. Il y a bien sûr, à nos pieds, une mer de tristesse, mais tant de choses sur cette mer, et la falaise à laquelle s'accrocher. J'ai grand pitié de ceux qui ne sont que des tristes.

Vous définissez la poésie moderne, ou une grande partie de la poésie moderne, un amalgame plastique de sons et de couleurs... C'est bien cela... J'avais entre les mains, jusqu'à ce matin, une anthologie toute récente des poètes. La plupart doivent prendre autant de mal à éviter la rime qu'on en prenait autrefois pour la trouver. Ça ne chante pas. Il y a pourtant des impressions neuves, des notations originales, et surtout, et surtout, l'affreux "dadaïsme" a disparu! Les poèmes ont un sens. Peut-être de tous ces efforts naîtra une ère nouvelle. Tant de pèlerins haletants sont en marche. Mme de Noailles, de pied léger, de souffle frémissant, les précède. Elle est presque en haut de la montée.

Cher Monsieur, pardonnez-moi d'avoir rempli cette lettre de moi. Etes-vous sorti de votre détachement de tout? Les deux théories que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, et que la vie vaut la peine d'être vécue, sont à mon avis aussi défendables, aussi logiques l'une que l'autre, et chacun a le droit de choisir celle qu'il veut.

Recevez mes bien amicales salutations.

[P.S.] Je vous communique cet article sur Barrès, que je trouve intéressant.¹⁰



21 octobre 1924

Me voici de retour en terre canadienne, ravie, au fond, d'être accueillie dès Québec par une grande volée de neige... Le cafard n'avait plus qu'à se terrer.

Je ne rapporte rien de mon séjour en France, qu'une impression de détente et de somnolence. Il semble que ce pays soit pour moi maintenant celui des accomplissements et des réalisations. Mais hélas, le désir vague et bouillonnant qu'on a de réaliser les formes qui errent en soi, bat quelquefois de l'aile contre les murs, et les années s'accumulent comme un tas de cendres, sans rien laisser de substantiel. Qu'importe! C'est toujours au seuil de l'hiver, et de l'hiver canadien, que moi je sens se réveiller la vie intérieure, et même si elle doit demeurer un seuil dans le clair-obscur, je tire de ce réveil une immense joie... et une immense crainte.

J'ai bien peur que ce mot ne soit compréhensible que pour moi, griffonné dans le ballottement qui suit une maussade traversée. Je suis sûre, Monsieur, que vous l'excuserez.

Voici des vers que me publie ce mois le Mercure de France.¹¹ Ne prenez pas la peine de me les renvoyer.

Agréez je vous prie, mes amicales salutations.

[P.S.] J'aimerais savoir — au long et librement — ce que vous en pensez, si toutefois ces vers méritent qu'on en pense quelque chose.



7 juin 1925

Je suis bien touchée que mon livre¹² vous fasse sortir de votre mutisme.

J'ai lu votre lettre, je la relirai. Je l'ai déjà relue. J'ai admiré, d'une façon un peu désintéressée, je crois, votre maîtrise à pénétrer du dehors au dedans, une oeuvre, à l'étayer, à y voir peut-être plus que l'auteur n'y a vu.

Cela est si vrai que cette lettre m'a causé une insomnie, et qu'au lieu de dormir — ce qu'il eût été raisonnable de faire, quand on sait que la besogne quotidienne ne vous fera point grâce demain — j'ai ajouté quelques pages à mon Innocent, futillement, puisque le livre est fait, une sorte de chapitre où je suppose Eve se justifie de s'attacher à une âme dont elle ne mesure pas le degré "d'innocence", justement pour cette raison.

Cette sorte d'âme est la seule qui permette cette sorte d'amour sans confins.

Cependant, au fond, je suis de votre avis. Je sais, au point de vue critique, tout ce qui manque à cet Innocent,

désarmé. Je ne dis pas que je l'ai fait exprès ainsi. Je n'ai rien fait exprès. Le livre s'est écrit tout seul. C'est pour-quoi il s'est écrit. Je ne crois point être née romancière, c'est-à-dire bâtisseuse. J'ai vu dans mes vagabondages sur la côte, dans mon pays, la maison telle que je la décris. Je l'ai aimée tout de suite, d'un amour sans espoir. Quoiqu'elle fût vide, je sus tout de suite que jamais je n'y habiterais. Quelques jours après, l'Innocent s'est levé dans le paysage. Il a pris toute la nuit pour se constituer entièrement. Le lendemain matin, aux petites heures, je prenais le train pour m'embarquer pour le voyage de retour au Canada. Il n'y avait pas un seul détail à ajouter à l'Innocent.

Mais, vous voyez, ce n'est pas un biographie.

Pourquoi dites-vous que M. L. F. est un être infiniment curieux? Ne le sommes-nous pas tous? Car c'est être infiniment curieux que de poursuivre, malgré tout, nos quêtes insatiables, sachant qu'elles ne se réaliseront pas, d'ailleurs banales, et qui n'ont aucune raison de ne pas se réaliser.

Cher Monsieur, je regrette que vous ne vouliez pas dire, publiquement, ce que vous m'avez dit privément, avec tant de substance et d'originalité de pensée indépendante de l'oeuvre dont vous dites ces choses, et qui ne sont pour vous qu'une opportunité de les dire. Je le regrette, pour vous, un peu pour moi. Si vous saviez quelle expérience amère, quelle aventure — et mésaventure — représente la publication d'un livre, j'allais dire à Montréal. Je ne voudrais pas être injuste...

Et j'allais oublier la nouvelle des nouvelles! Pourtant, en la recevant, j'ai pensé que vous seriez un des premiers à qui je la communiquerais.

J'ai reçu il y a 2 jours un cablogramme m'annonçant que le prix de "la Bourse Nationale du Voyage littéraire" était décernée au manuscrit de l'Innocent.

J'ai peine à y croire. C'est un prix, comme vous le savez, décerné une année à un poète, l'année suivante à un romancier. Je crois que la somme accordée ne me mènerait pas transatlantiquement bien loin, mais inutile de vous dire que ce n'est pas ce côté de la nouvelle qui m'a donné le plus de satisfaction.

Elle a répondu à ma grande question tourmentée. Vaut-il la peine d'écrire? Ou plutôt: que vaut ce qu'on écrit?

Moi je réponds bien mal à votre généreuse lettre. J'espère que cela n'empêchera pas qu'un jour ou l'autre plus tard, vous ne m'écriviez encore. Certaines lettres sont fécondes. Certaines lettres sont une atmosphère.

Au revoir, Monsieur, recevez mes amicales salutations.

[P.S.] Je ne sais pas non plus ce que la Revue Moderne va dire. Je n'y écris plus. Au point de vue financier, on y a été bien insouciant à mon égard.



21 décembre 1925

Que devenez-vous? Les longs silences font comme de grands hivers blancs. Il y a comme cela des personnes, bien peu, avec qui j'ai accidentellement correspondu, et à qui j'ai soudain le désir de crier "Allo!". Cela correspond, en général, avec un certain état d'âme un peu vide, un peu veule, un peu éperdu. On élève alors la voix dans le désert. Il

ferait plaisir d'entendre autour de soi de l'humanité, même si elle se traîne, elle aussi, dans les sables et dans les ténèbres. On cherche à se raccrocher, à créer de l'intérêt. On se rappelle qu'il y eut un échange d'idées, une correspondance de manières de voir et de sentir, un je ne sais quoi qui provoque la curiosité ou la sympathie devant une lettre non encore décachetée. Oui, il y a comme cela un certain nombre de lettres d'inconnus, justement parce qu'elles viennent d'inconnus, qui nous offrent cet inattendu sans lequel les mets quotidiens seraient fades. Moi je n'attends jamais rien de précis, j'attends l'inattendu.

Cher Monsieur, je crois que tout le mal de ces jours-ci, tout le mal qui gâte ces belles vacances dont je me fais une absurde fête de loin, et que de près je gâche en mille petites platitudes, vient précisément de ce qu'elles ne remplissent pas leur promesse. Elles ne la remplissent pas à un certain point de vue, et je vais vous dire lequel.

Je crois que je suis atteinte du mal d'écrire, comme autrefois je le fus de celui de l'amour, c'est-à-dire comme un tempérament extrême et sans aucune loi d'équilibre — au diable l'équilibre! — peut en être atteint. A présent que je puis me livrer, froidement, à des comparaisons, je crois que ce ne sont que les Latins, et en particulier les Français, qui peuvent pousser certaines préoccupations jusqu'à la déraison. Ici je ne parle pas du mal d'écrire. J'admire combien on apporte, dans ce pays, de sagesse dans la conduite de ce qu'on appelle les affaires du coeur. Le coeur a beau être un enfant déraisonnable qui crie nuit et jour: on l'abreuve aux heures et aux intervalles fixés par la Faculté.

Je ne sais si vous me suivez, mais je veux dire qu'à l'âge de la formation intellectuelle et sentimentale, comme on n'a point appris à se brider, comme on s'est complu, au contraire, à galoper jusqu'au bout de sa fantaisie, je crois qu'il est logique qu'on apporte plus tard, dans toutes les entreprises de la vie, les mêmes méthodes. D'où il vient que, ayant remplacé mon rêve de jeunesse — et vive Dieu qu'il ait été l'amour! — par un autre, qui est celui de m'exprimer, de créer, celui-ci est aussi tracassier, aussi exigeant que l'autre le fut. Je croyais avoir acquis un certain détachement, une certaine sagesse, et me voici mal à mon aise, et retrouvant toute l'inquiétude d'autrefois, tout le sentiment de vie perdue parce que le désir d'expression se réduit à un bouillonnement, puis au vide. Avez-vous éprouvé cela?

Ou n'est-ce que parce que cela, chez moi, est venu trop tard? N'est-ce que parce que je sens que je n'ai pas le temps d'attendre les lentes floraisons, les développements normaux? Pourquoi toute orientation nouvelle d'âme ne peut-elle s'accomplir sans tourment? Pourquoi ne nous est-il accordé de grâce qu'à condition que nous la puissions payer de notre repos? Ou n'est-ce qu'une loi de mystérieux équilibre, et devons-nous nous en réjouir, et voir une preuve dans ces douloureux tiraillements qu'il s'opère vraiment en nous un changement de substance? Qu'en pensez-vous? Dites-moi, avec le même désordre que j'apporte, si vous voulez, à vous écrire, ce que vous en pensez. Ou bien certaines natures sont-elles marquées pour l'inquiétude perpétuelle, pour l'élan vers un but qu'elles n'atteindront jamais? Je me demande si je suis parmi celles de non accomplissement. Par moments, cependant, j'ai confiance. Je suis remplie d'une infinie gra-

titude pour ce don ou du moins ce penchant d'écrire, cet amour de la pensée qui me vint, je ne sais d'où, qui relève la tige de mon existence, laquelle sans cela n'eût porté aucune fleur. Mais ce ne sont que des moments. Entre les moments, il y a les longues heures grises. Je ne sais par quel phénomène j'ai abandonné la poésie, ou la poésie m'a abandonnée. Je pense prose, et je me grise un peu de ne plus me heurter aux bornes sévères de la poésie. Et sans ces bornes je me sens aussi un peu éperdue.

Il faut m'écrire, cher Monsieur. Cela nous fera du bien à tous deux. Il est assez rare que je me laisse aller à demander la route, habituée en solitaire que je suis, et en obstinée, à la parcourir en gardant pour moi mes peurs ou mes fatigues, ou mes incertitudes. Mais il est plaisant, de temps en temps, d'être humain. Je vais partir, probablement après Noël, pour la campagne où je passerai quelques jours, dans une région de lacs glacés et de montagnes nues, que j'ai découverte en octobre dernier, et qui était à cette époque une merveille comme couleur de feuillages et de grande nature automnale. Je suis dévorée de l'envie de voir cela en hiver.

Je vous adresse, en même temps que cette lettre, un no de la revue "Europe" dans lequel j'ai un article.¹³ Voulez-vous me le renvoyer, à vos loisirs?

Veillez croire à mes meilleurs souhaits.



2 octobre 1927

En rentrant au Canada après une année de séjour en France, je trouve, parmi les papiers venus en mon nom pendant mon absence et échoués à mon ancienne adresse, ¹⁴ le no de l'Avenir du Nord — 26 nov. 1926 — contenant votre article sur le livre de Robert Choquette ¹⁵.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je l'ai lu immédiatement, ni avec quel intérêt, et que j'y ai retrouvé les qualités de décision et de robustesse dans le jugement, en même temps que le souci d'une bienveillance extrême de découvrir et d'encourager chez un auteur ce qu'il y a de plus précieux, peut-être encore d'inexprimé, en lui, l'étincelle qui éclaire la masse obscure de son oeuvre.

J'y ai trouvé bien autre chose encore, ce par quoi l'écrivain se révèle par-dessous le critique, et que je suis, moi, malhabile à exprimer, étant de ceux qui lisent satisfaits d'aimer, d'admirer ou de mépriser ce qu'ils lisent, sans chercher mille raisons à leur opinion.

Et puis j'y ai trouvé aussi une allusion à cette pauvre Marie Le Franc qui ne m'a pas, bien entendu, laissée insensible. J'ai éprouvé tout de suite le désir de vous en remercier. Je dis cette pauvre Marie Le Franc, car son succès comme auteur est mince. Et son Grand Louis l'Innocent lui reste ainsi que les livres de vers pour compte! A la bonne heure. Je crois que je préfère le four complet au demi succès.

Grand-Louis va paraître de nouveau le mois prochain en France, mais cette fois je n'y suis pour rien. Je ne suis pas du tout assurée qu'il aura un sort plus heureux.

Ce qui importe est que j'ai été pendant ce pluvieux hiver passé sur la côte bretonne en veine d'écrire. J'ai un livre d'essais accepté par le même éditeur, et probablement un autre roman¹⁶. Il semblait aussi naturel là-bas d'écrire, que de se promener sur les routes, promenades et écritures sans doute un peu monotones, qui se ressemblaient, que l'on accomplissait, les unes parce qu'elles aboutissaient à la mer, les autres, je ne sais, à une délivrance peut-être, ou plutôt à une autre étape.

A présent? Eh! bien, à présent il faut faire reculer de plus en plus l'espoir de recommencer à travailler, à penser, à réaliser. Il faut reprendre le chemin de l'école et abandonner les buissons. Il faut se réhabituer à la ville, être dans un état de désespoir parce qu'on découvre, le premier soir où l'on occupe son nouveau logement, qu'au-dessus de votre tête a fat woman se balance dans un rocking-chair de 9 heures à minuit, qu'un gramophone nasille, et que le rire humain vous inspire des instincts meurtriers. L'insomnie resserre sa vis. Et cela au moment où je possédais une porte-fenêtre qui ouvre sur un toit où je me proposais de venir voir tomber la neige.

Cher Monsieur, je sais que vous ne répondez pas aux lettres. Qu'est-ce que cela fait? N'est-ce pas déjà quelque chose de pouvoir les écrire? De pouvoir se soulager d'un gémissement qui a, au fond, une autre origine qu'un bruit au-

dessus de la tête, de continuer à poser les mains à tâtons sur un mur pour trouver une sortie?

Humblement.

[P.S.] Je lis un livre extraordinaire de valeur, de fraîcheur, de personnalité, de sauvagerie. Il me donne l'envie de prendre un baluchon sur l'épaule et de m'en aller vers les lacs et les forêts des Laurentides. Cela s'appelle: Henry Thoreau, sauvage. (par Léon Bazalgette.) Je n'en suis encore qu'aux premières pages. On a vraiment le sentiment de pénétrer dans un paysage de feuilles et d'eau, avec ce frère et compagnon à ses côtés, l'homme.



8 mars [1928]

J'aurais dû suivre mon impulsion et vous écrire le soir même où, revenant de la bibliothèque Fraser, je lisais à la lumière de la rue votre article du *Canada*¹⁷ que M. de Crève-cœur, le conservateur, venait de me communiquer. Je le lisais sans appréhension, avec amitié, quoique avec un peu de surprise heureuse, car vous ne m'avez pas caché que vous préférez mes vers — avec aussi un intérêt détaché de toute préoccupation personnelle, ou sinon détaché, du moins existant parallèlement. Je lisais un article où, à travers le critique, apparaissait l'écrivain. J'admirais l'équilibre, le pouvoir, la bienveillance d'un jugement qui repose, par dessous le goût littéraire, sur la compréhension de l'âme humaine. Je crois vous avoir déjà dit cela, et aussi à tort et à travers. Et puis, j'en revenais, après les grandes, belles et fortes choses que vous

avez bien voulu dire de moi au début de votre article — de ces choses qu'on ne peut lire sans un peu d'exaltation, de cette exaltation nécessaire de temps en temps, je crois, et qui produit le déclenchement dans l'oeuvre d'écrire — j'en revenais, dis-je, à Grand-Louis et j'étais heureuse que vous ayez tout d'abord posé le principe qu'il veut être lu "dans un esprit de repliement intime et de *détachement du monde réel*". Je suis tellement surprise, moi qui pense si peu "notaire et petits papiers", du reproche que l'on me fait de la conclusion matérialiste de mon livre. . .

Comme j'ai trouvé que votre article est un des meilleurs qui aient été écrits là-dessus — et vous ne pouvez imaginer le flot mêlé d'écritures que j'ai reçues, je veux dire de critiques — je viens de l'adresser à mon éditeur en France, certaine qu'il l'intéressera.

J'écris peu en ce moment, reprise par le métier de l'enseignement. J'ai l'intention, l'été de 1929, de m'octroyer de nouveau un congé de longue haleine, pour voir un peu ce que les loisirs me donneront. Je ne suis pas sûre du tout que cela voudra dire littérature, car l'esprit de l'écriture souffle, n'est-ce pas, où et quand il veut. Mais enfin j'essaierai.

Le roman¹⁸ que j'écrivis l'an dernier, quand j'étais en France, mais qui représente vraiment un moment entre les moments, le résultat d'une inspiration soudaine, courte et inespérée, doit paraître dans le courant de l'été, avant les vacances, me dit mon éditeur. Je n'ai pas la moindre idée de l'opinion qu'on en peut avoir, en comparaison de Grand-Louis.

Je doute, d'ailleurs, que mon avenir soit dans le roman, ou la nouvelle, ou la poésie. A celle-ci, je dois tout, et peut-être que c'est encore elle qui formera le fond de mes écrits futurs, mais allongée, assouplie, enrichie, libérée dans la prose. Je ne saurais nommer la forme qu'ils ont tendance à prendre actuellement: essais, impressions, que sais-je? Je me laisse entièrement mener. Ce qui me rassure est que je suis menée je ne sais où mais en *profondeur*, d'assise en assise, et dirait-on, à l'infini. Je bute à l'obscurité pour un jour, et le lendemain, cela recommence. Il y a de moins en moins de lumière et de plus en plus d'épaisseur, de matière où puiser. Il semble parfois qu'on trempe sa plume de l'autre côté de la terre, on ne sait où, dans le sommeil, dans le rêve, dans le commencement de la mort. J'espère avec ferveur que cela m'aidera à accepter d'entrer, avec moins d'épouvante, dans la sape de celle-ci.

Et vous, qu'est-ce que vous faites, en dehors de la vie ordinaire — entre le sommeil et le pain, dans la coupure de l'essentiel? Qu'est-ce que vous faites de vos dons?

Croyez à mon amicale pensée.

NOTES EXPLICATIVES

- 1—Marie LeFranc adresse cette lettre aux soins de la *Revue Moderne*.
- 2—*Terre étrangère* parut en février 1922.
- 3—Ces poèmes paraîtront le 1er avril 1922.
- 4—Il s'agit de *Voix de misère et d'allégresse*.
- 5—Coupure du *Mercure de France* du 1er avril 1922 avec la lettre.
- 6—Ce Français est peut-être René du Roure qui fut professeur à Laval (Montréal) de 1910 à 1912, fit la guerre de 1914 et revint enseigner à McGill. Frère du sergent Henry du Roure tué au champ d'honneur.
- 7—*Chansonnier canadien-français. Recueil de Chansons populaires, Chansons nouvelles et vieilles chansons restaurées*, par l'abbé François-Xavier Burque, Québec, 1921.
- 8—*Voix de misère et d'allégresse*, Crès, Paris. Achevé d'imprimer le 15 mai 1923.
- 9—*Grand-Louis L'Innocent*.
- 10—*Le Romantisme de Maurice Barrès*, par Maurice Levailant, dans *Le Figaro*. La lettre de Marie Le Franc se termine par ces mots qu'elle a rayés: Aussi ce poème sur le Canada.
- 11—*Barbaresque*, dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1924. L'en-tête de cette lettre porte l'imprimé: On Board the Cunard R.M.S. "Andania".
- 12—*Grand-Louis L'Innocent*, paru à Montréal, à *La Patrie*.
- 13—*Marionnettes*. Voici ce que Dantin écrit à Asselin, le 1er janvier 1926: "Marie Le Franc m'écrit parfois, et vient de m'envoyer une prose de sa façon publiée dans la revue *Europe*. Je trouve cette femme prestigieuse et suis aussi fier de l'avoir lancée (au moins chez nous), que d'avoir découvert Emile Nelligan et Beaugard. C'est Proust ou Giraudoux pour la finesse de l'analyse, mais avec combien plus de légèreté et de grâce! Elle est en train, d'ailleurs, de se faire un renom en France, et place son écriture où

elle veut. Cet article s'intitule "Marionnettes", et façonne, absolument de rien, une petite merveille de sentiment et de philosophie intime".

- 14—Son adresse avait été jusqu'ici 41, avenue McGill Collège. Désormais ce sera 1448 de la même avenue.
- 15—*A Travers les vents.*
- 16—Ce livre d'essais est peut-être *Inventaire* paru en 1930 chez Rieder. Le roman est *Le Poste sur la dune*, Rieder, 1928.
- 17—Etude sur *Grand-Louis L'Innocent*, parue dans le *Canada* du 23 février 1928. Le 9 février, Dantin écrivait à Robert Choquette: "Connaissez-vous Marie Lefranc? Voilà une exceptionnelle artiste que notre pays semble ignorer, et qui ferait figure sur une scène littéraire quelconque. Si vous la rencontrez, dites-lui donc que mon prochain article aura pour objet son volume: *Grand-Louis L'Innocent.*"
- 18—*Le Poste sur la dune.* Dantin écrit à Robert Choquette le 31 juillet 1928: "On m'a déjà fait parvenir le nouveau roman de Marie Lefranc, *Le Poste sur la dune*, et il est possible que j'en dise quelque chose, soit aux lecteurs du Canada, soit aux vôtres. J'hésite pourtant à le faire si tôt après ma critique de *Grand Louis*: on croirait que Marie Lefranc m'accapare. Je trouve d'ailleurs cette oeuvre inférieure à la précédente. Elle vaut, sans doute, comme tout ce qu'écrivit Marie, par la psychologie subtile, par l'expression brillante et neuve; mais son thème est sans intérêt puissant, sans évolution captivante, et ne laisse guère d'impression forte. . . A propos, qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à reproduire dans la *Revue Moderne* cet éreintement de "Grand-Louis" [par Jean-Charles Harvey]? Je vous croyais en relations amicales avec Marie Lefranc; et, s'il est toujours permis d'imprimer sur une oeuvre une critique honnête, même défavorable, il semble que la réimpression dénote plutôt des intentions hostiles. . ." Marie Le Franc ne s'est plainte qu'une seule fois, que je sache, de la malveillance de la critique. Voir sa lettre à Jean Béraud, *La Presse*, 20 janvier 1928.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	9
Lettres de Marie Le Franc	23
Notes explicatives	59

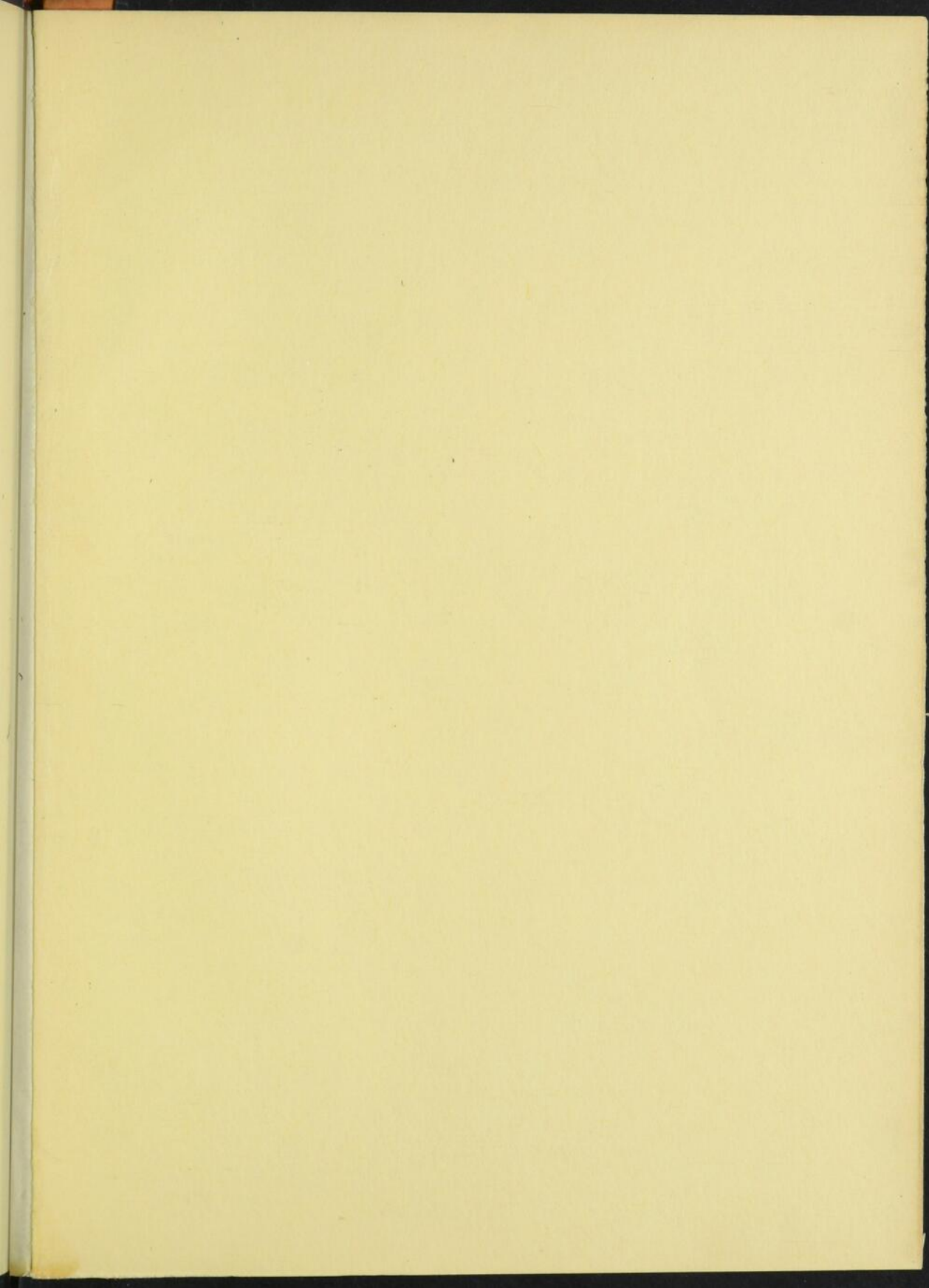


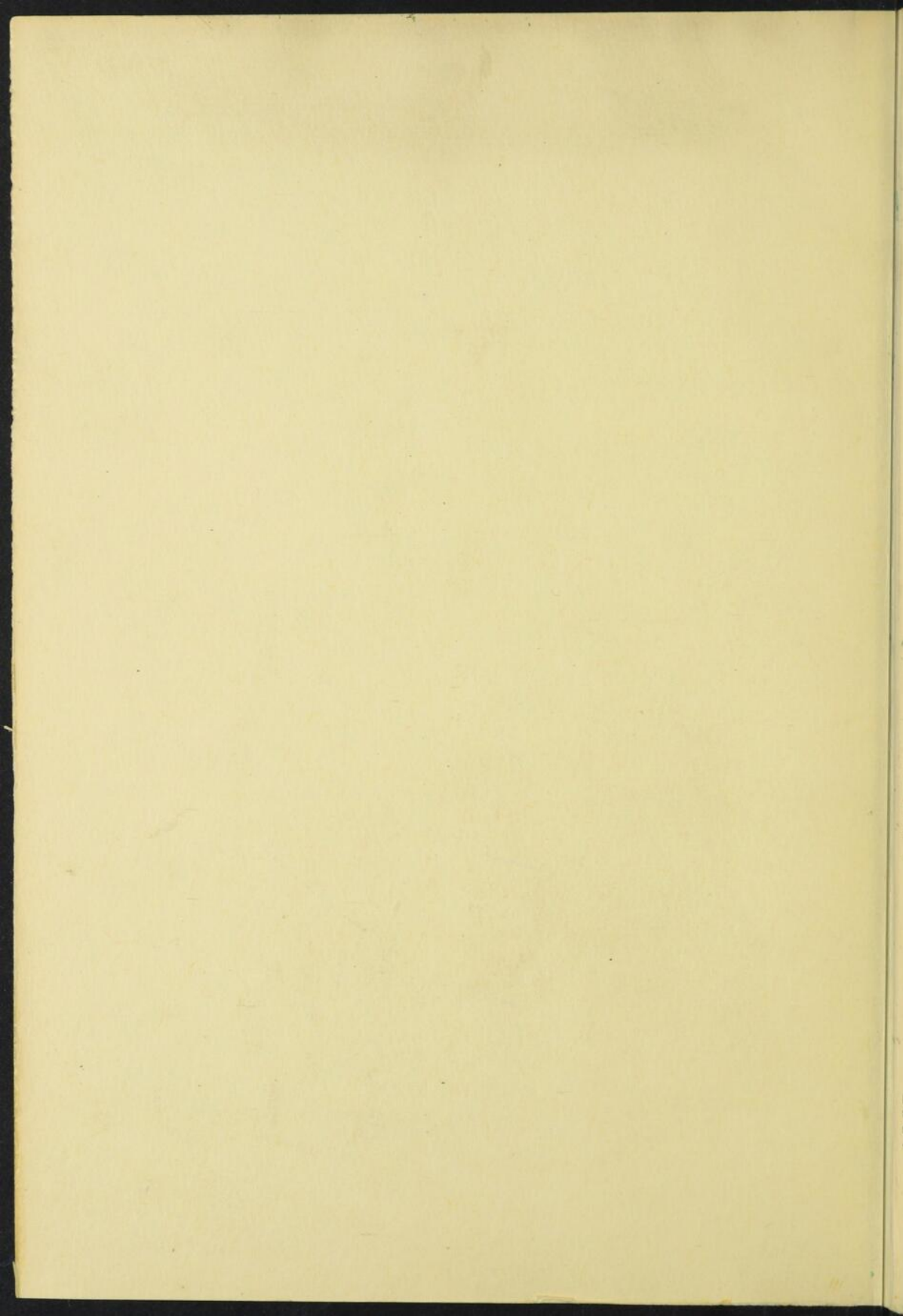


*Achévé d'imprimer
le 29 mars 1967
sur les presses du Bien Public
à Trois-Rivières,
Québec, Canada.*









1967

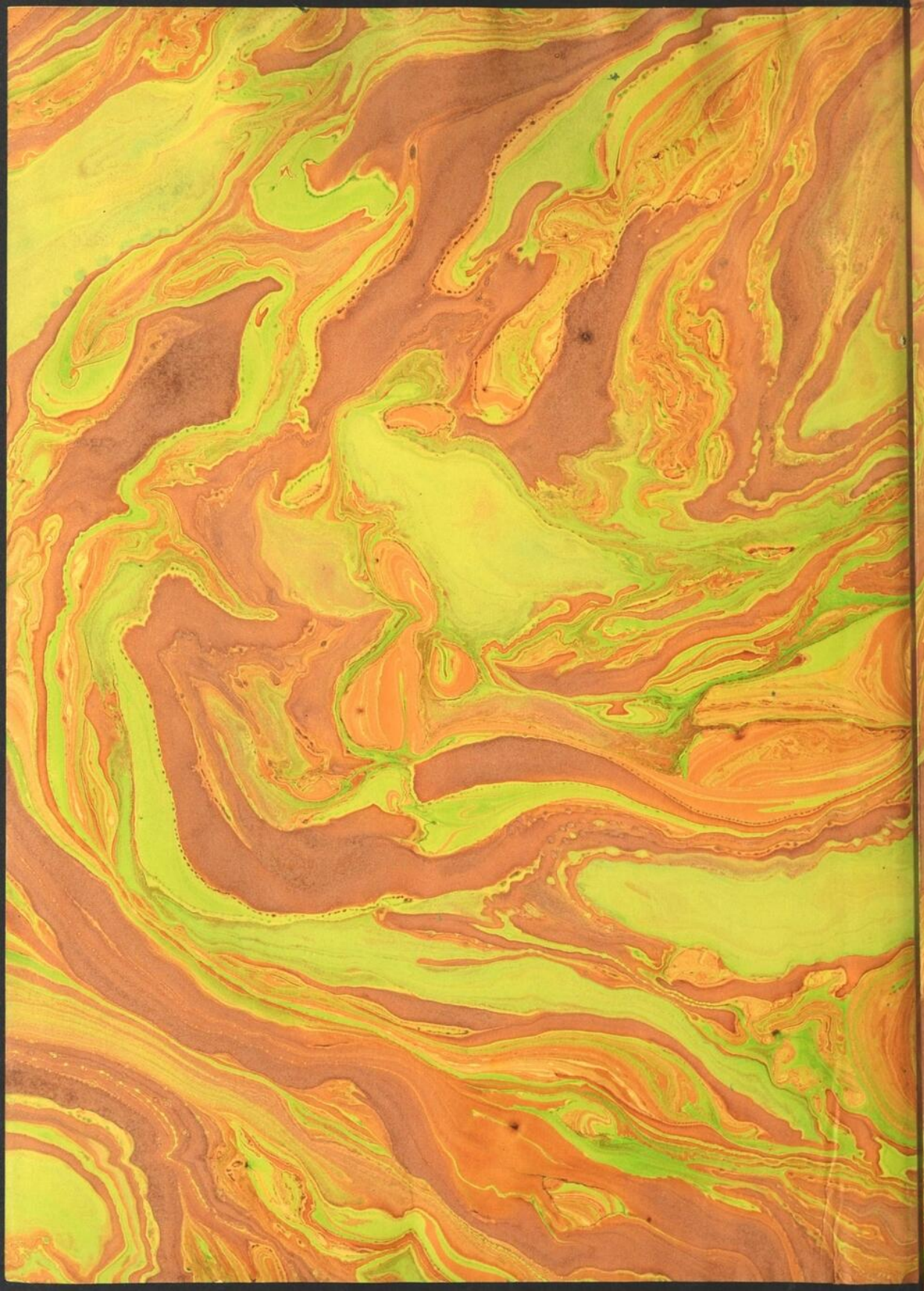
LETTRES A LOUIS DANTIN

MARIE LE FRANC

ROLLAND
ANTIQUE LINEN

ROLAND

ANTIQUE LINE





BNQ

000 407 719

